

Légende diagramme 53 : « *Le véritable choix n'est pas entre le Bien et le Mal mais entre la Vérité et le mensonge.* »

Trois phénomènes nouveaux, à notre époque, sont à l'origine de la mise en place de ce principe de précaution : premièrement, l'extrême degré de densification et de matérialisation des véhicules de conscience de l'homme, du corps astral en particulier ; deuxièmement, la terrible pollution de la « noosphère »²⁸¹ (sphère réfléchissante, monde astral), phénomène directement lié à l'explosion de la démographie mondiale et à la production-consommation effrénée d'images (ou idoles) ; troisièmement, le changement toujours plus rapide des conditions atmosphériques qui affectent directement la sécrétion interne (surtout l'hypophyse, plus spécialement reliée aux organes sexuels) et le système nerveux²⁸².

Peut-être comprenons-nous mieux maintenant, à la lumière de ces différentes indications spirituelles, pourquoi la transformation de la conscience, qui implique nécessairement une transformation de la sexualité, soulève toutes sortes de problèmes. Les solutions proposées ont pris la forme de techniques et de disciplines diverses, en Orient comme en Occident, allant de la chasteté absolue de type manichéenne ou cathare à la sexualité débridée telle que nous pouvons la découvrir à travers le tantrisme shivaïte et son rituel de Maïthuna. Signalons ici le très beau livre que Jacques Lacarrière consacra en son temps aux gnostiques du début de notre ère²⁸³ ; celui-ci est particulièrement représentatif de ces deux tendances opposées et inconciliables, lesquelles se rejoignent parfois comme toutes les extrêmes.

Parvenu au fondement même de notre recherche, à la racine du phénomène humain (le plexus sacré), il nous reste maintenant à étudier en détail la structure de l'être aural dans le microcosme que les anciens gnostiques représentaient sous la forme du Démon (Lucifer/Satan). Nous dégagerons ensuite certaines implications pratiques du processus de renaissance aurale esquissé précédemment (ici, nous pénétrons au cœur de « l'ésotérique de l'ésotérique » de la pensée gnostique).

Vrai Dieu et Démon (vraie et fausse lumière)

Dans le *Chuastuasnift*, formulaire de confession manichéenne retrouvé dans la région de Tourfan au début du XX^{ème} siècle, nous pou-

vons lire les paroles suivantes : « Depuis que nous avons appris à connaître *le vrai Dieu* [le « Dieu séparé », étranger au monde, par opposition à Jehovah, le Démiurge de l'Ancien Testament] et la doctrine sacrée, nous connaissons la doctrine des trois temps. [...] Nous savons ce qu'il est dit qui fut avant qu'il y e t terre et ciel ; nous savons pourquoi Dieu et Satan combattirent, comment la Lumière et l'Obscurité se m lang rent *et qui cr a, dit-on, la terre et le ciel* ; nous savons en outre pourquoi, finalement, la terre et le ciel passeront, et comment la Lumière et l'Obscurité seront séparées l'une de l'autre, et ce qui arrivera par la suite²⁸⁴. »

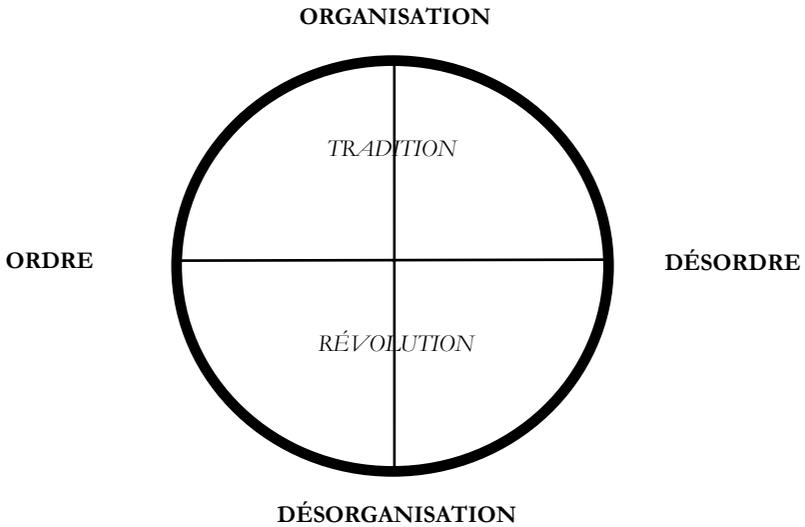
Dans un *Homme nouveau vient* (p. 141-142), Van Rijckenborgh met en évidence le fait spirituel suivant, capital pour notre compréhension du manichéisme en tant que phénomène ésotérique et initiatique : « Trois barrières importantes empêchent de trouver le vrai chemin : la première est notre être-moi et les illusions de la sphère matérielle ; la seconde provient de la sphère réflectrice [le monde astral] et des forces et entités qui y opèrent ; alors que *la troisième, rest e encore à peu près inexpliquée jusqu'à présent, provient de notre microcosme et plus spécialement de sa partie la moins connue, l'être aural* [Lucifer-Satan, le Démiurge, le Prince des Ténèbres]. *Cette troisième barrière ne se dresse dans son ampleur que lorsque l'élève menace d'échapper aux deux premières.* »

En complément de ces deux citations, relatives au mystère des deux personnes à l'intérieur du microcosme, nous ajoutons cette explication de Catharose de Petri concernant le double processus d'endoura (mort du moi et mort du Soi) enseigné par toutes les fraternités gnostiques (et transfiguristiques) de l'ère chrétienne : « [...] Un mystère occulte propose un développement dialectique progressif, jusqu'à un certain but final, comme l'évolution d'une petite graine en plante, de la plante en fleur puis en fruit ; tandis que le Mystère transfiguristique est plus compliqué. Il ne propose pas un développement basé sur la personnalité ordinaire ou sur un Soi supérieur [conscience cosmique], un être aurique, mais *implique l'anéantissement du Soi supérieur et du soi inférieur selon la nature* [double mort]. Une transfiguration totale du microcosme tout entier, avec un nouveau firmament [ciel aural] et une nouvelle personnalité sur la base d'un atome originel²⁸⁵. »

  la lecture de ces différentes citations, une image nous vient immédiatement à l'esprit : celle du grand bloc de bois sculpté laissé inachevé par R. Steiner, fondateur de l'Anthroposophie.

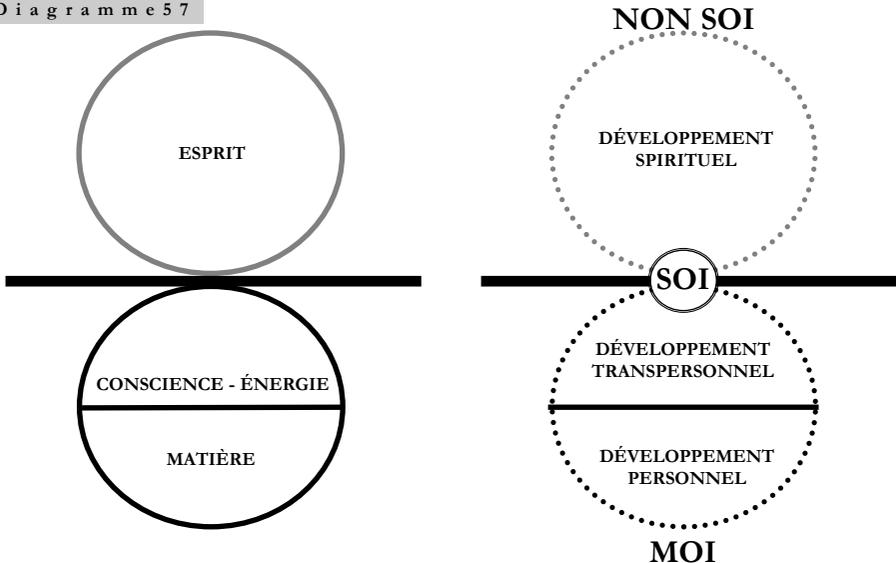
CHANGEMENTS

Diagramme 56



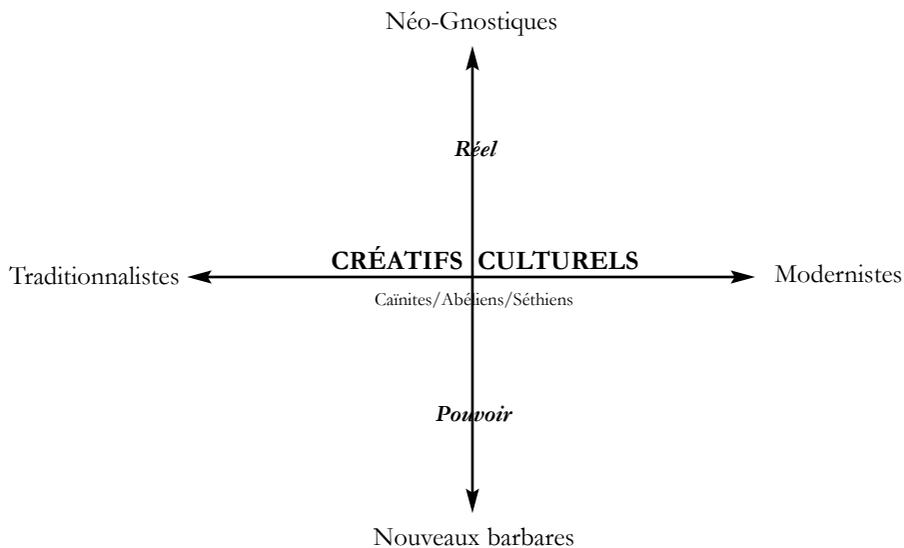
DU DÉVELOPPEMENT PERSONNEL À LA RÉALISATION SPIRITUELLE

Diagramme 57



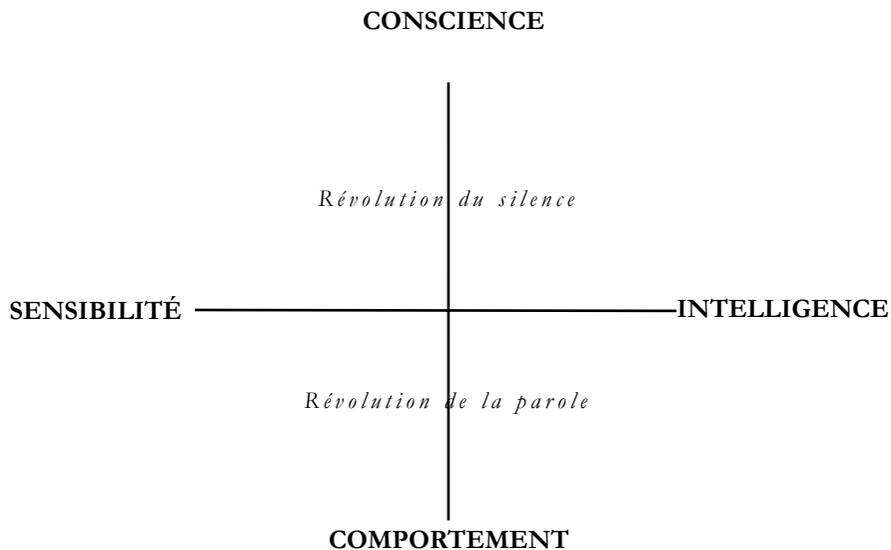
LES ENFANTS DU VERSEAU

Diagramme 58



LES 4 RÉVOLUTIONS

Diagramme 59



Mani Christ d'Orient Bouddha d'Occident

Cette statue, qui se dresse au centre du second Goetheanum à Dornach, près de Bâle (Suisse), représente un personnage au regard décidé et au port de tête altier (le Christ) dressant son bras gauche comme en un geste de défi (celui-ci est légèrement décalé par rapport au centre). Autour de lui se tiennent deux autres protagonistes au corps déstructuré, dont seul le visage manifeste une certaine beauté (il s'agit de Lucifer et Ahriman)²⁸⁶.

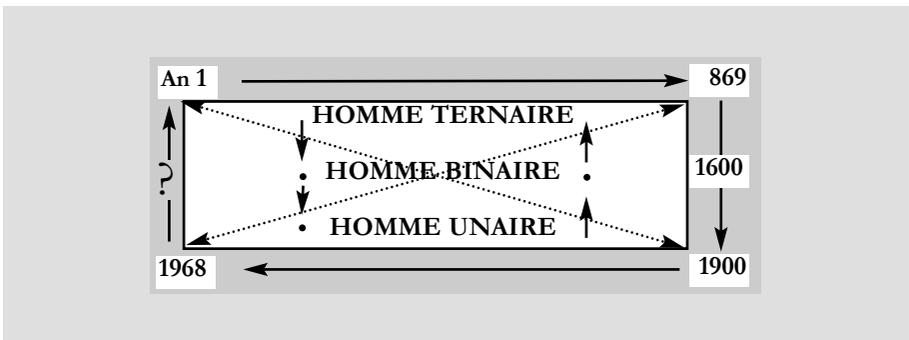
Les trois Principes

Conformément à la pensée de Steiner (mais aussi de Mani et de Van Rijckenborgh), ces deux entités, Lucifer et Ahriman, figurent ensemble le Mal (bien = mal), c'est-à-dire *tout ce qui s'oppose à l'évolution spirituelle de l'humanité* et à la Vérité. Lucifer, qui aspire aux Hauteurs, incarne l'idéalisme, le *refus de la Matière*, tandis qu'Ahriman, essentiellement mû par la volonté de puissance, le fantasme de la maîtrise absolue, ou encore le désir effréné de matières, symbolise le *refus de l'Esprit* et la folie rationnelle qui a conduit notamment aux excès techniques de la civilisation actuelle. Le Christ, par son geste et par sa stature, contient et réconcilie ces deux forces antagonistes s'entraînant mutuellement dans un même mouvement de chute qui les désagrège²⁸⁷ (Christ est ici le symbole de l'équilibre entre Esprit et Matière).

Que le Grand Œuvre du fondateur de l'Anthroposophie soit demeuré inachevé ne nous étonnera pas si nous admettons le fait de *la coexistence éternelle des trois Principes qui structure l'homme et le monde* et n'attendons pas, à la manière des « messianiques », une transformation spectaculaire du monde sous l'effet, par exemple, des nouvelles lois de rayonnement qui saisissent notre atmosphère en ce début d'ère du Verseau. C'est, entre autres, la tentation (luciférienne) à laquelle sont confrontés aujourd'hui les « enfants du Verseau » lorsqu'ils annoncent l'imminence d'un nouvel Âge d'Or, l'entrée prochaine dans une ère de paix et de spiritualité.

En 1980, la journaliste américaine Marylin Ferguson décrivait de manière prophétique dans son livre *Les enfants du Verseau*²⁸⁹ (titre original : *The Aquarian Conspiracy*) la constitution souterraine et l'émergence pro-

gressive d'une société parallèle intelligente, sorte de « collège invisible » constitué de « conspirateurs » réfléchis, déterminés, non violents et sans illusions, dont la particularité est de n'appartenir à aucune mouvance idéologique, de n'obéir à aucun mot d'ordre prédéterminé et d'être doué d'une forte capacité de mobilisation en fonction d'objectifs ponctuels (conspirer signifie étymologiquement : « souffler ensemble, dans la même direction »). Il est aujourd'hui indéniable, après une longue période d'essoufflement et de latence, qu'un nouveau cycle de contestation et de résistance à la « pensée unique » (J.-F. Kahn/ I. Ramonet) a débuté après les événements de Seattle en novembre 1999, et que la conspiration des enfants du Verseau (aujourd'hui rebaptisés « Créatifs Culturels » par les sociologues) émerge désormais au grand jour.



Dans l'avenir, deux groupes seront appelés, selon nous, à oeuvrer de manière conjointe mais aussi à s'opposer, voire à se combattre lorsque les véritables enjeux spirituels de la mondialisation et de la révolution cosmique en cours apparaîtront de manière irréfutable : les « Fils de l'Eau », les Abéliens, dont la vocation sera avant tout la préservation du patrimoine naturel et la sauvegarde de l'ordre de secours (écologisme), et les « Fils du Feu », les Caïnites (les chercheurs d'Absolu) qui auront pour mission de réaliser dès la vie présente la libération de l'Âme-Esprit, la renaissance d'Eau et d'Esprit, la transfiguration.

Si nous voulons comprendre la formidable mutation actuelle et anticiper les événements à venir derrière lesquels se tiennent, cachés, des « puissances extra-humaines », il nous faut comprendre le fait spirituel suivant (celui-ci, à notre connaissance, n'apparaît pas dans la

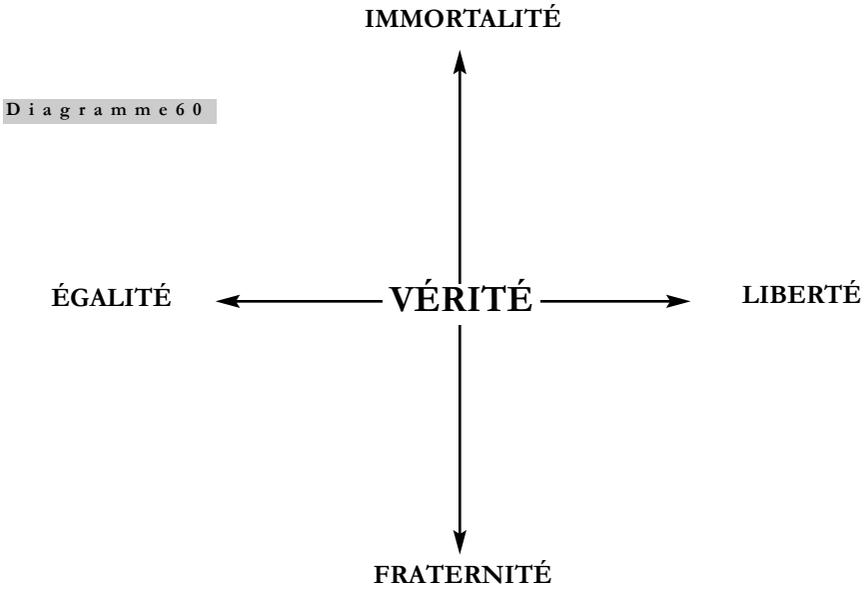
composition de Steiner) : lorsque la force christique, le Christ cosmique, descend et pénètre au cœur de notre univers pour sauver l'Âme du Monde, réguler et atténuer la tension des deux forces antagonistes de Lucifer (altruisme) et Ahriman (égoïsme), *elle suscite symétriquement l'apparition de l'Antichrist* (le Mal absolu, l'Erreur, le Faux, selon notre catégorisation). Selon la loi d'analogie qui régit les correspondances entre macrocosme et microcosme, songeons ici aux sombres années qui séparèrent les deux grandes guerres mondiales.

Alors que la Fraternité de Christ, la Fraternité de Shamballa, implantait la nouvelle « Demeure Sancti Spiritus » (la Maison de l'Esprit-Saint) au cœur de l'Europe, apparurent simultanément deux Monstres, deux Titans : le nazisme ahrimaniens et le communisme luciférien (bien qu'opposés idéologiquement, ces deux mouvements de pensée aboutirent finalement, par des chemins différents, aux mêmes résultats destructeurs et barbares).

Tableau 17 Formules (magiques)

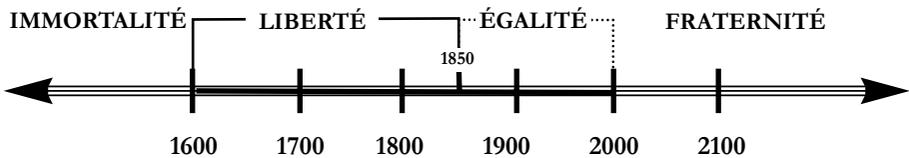
1. Tel est l'intérieur, tel est l'extérieur ; tel est l'extérieur, tel est l'intérieur.
2. Le monde est dans l'âme.
3. La connaissance est contenue dans la conscience.
4. Tel état de conscience, tel état de vie ; tel état de vie, tel état de conscience.
5. L'observation est la base de la connaissance (de soi).
6. La croyance crée l'expérience.
7. L'inconscient est structuré comme un langage (quelque chose parle).
8. Tout est signe et symbole.
9. La carte n'est pas le territoire qu'elle représente ; une carte ne recouvre pas tout le territoire qu'elle représente ; une carte est auto-réflexive.
10. Science avec conscience ; conscience avec science.
11. La conscience change la compréhension ; la compréhension change la conscience.
12. Rigueur inspirée ; inspiration rigoureuse.
13. Dire ce que l'on fait ; faire ce que l'on dit.
14. Changez votre façon de voir et de vous comporter.
15. L'éducation commence par celle de l'éducateur.
16. La tradition est la révolution.

LES 4 UTOPIES



INCARNATION DES UTOPIES DANS L'HISTOIRE

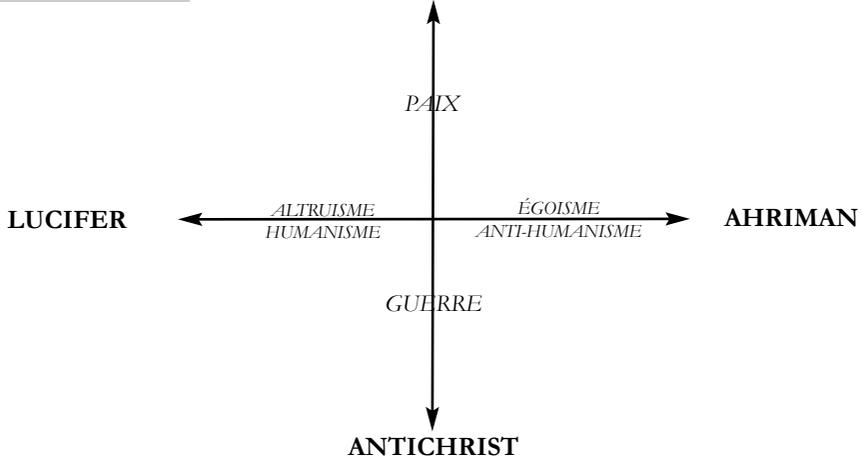
Diagramme 61



LES RACINES DU MAL (II)

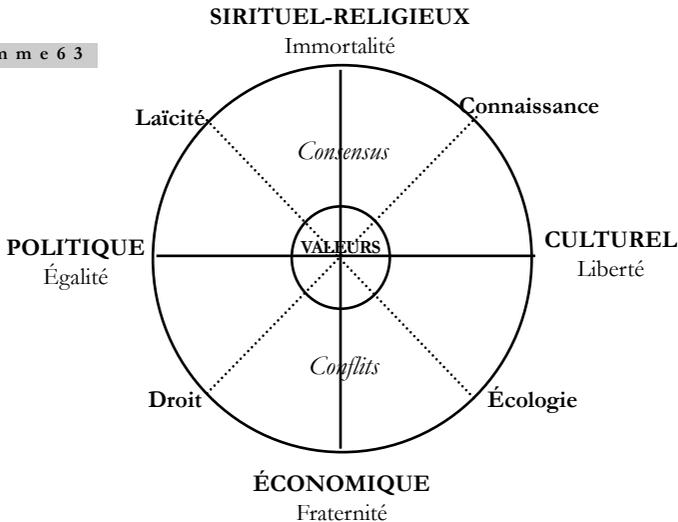
BOUDDHA - CHRIST

Diagramme 62



LA QUADRIPARTITION

Diagramme 63



Le Bien et le Mal

Il est possible de se demander : des deux totalitarismes qui ont dominé le vingtième siècle, quel fut en définitive le plus pernicieux ?

Dans son livre *La grande parade : essai sur la survie de l'utopie socialiste* (Plon, 2000, p. 101-103), le philosophe J.-F. Revel affronte cette question douloureuse pour nombre d'esprits idéalistes et propose de distinguer deux sortes de systèmes totalitaires (totalitarisme direct et totalitarisme utopique) :

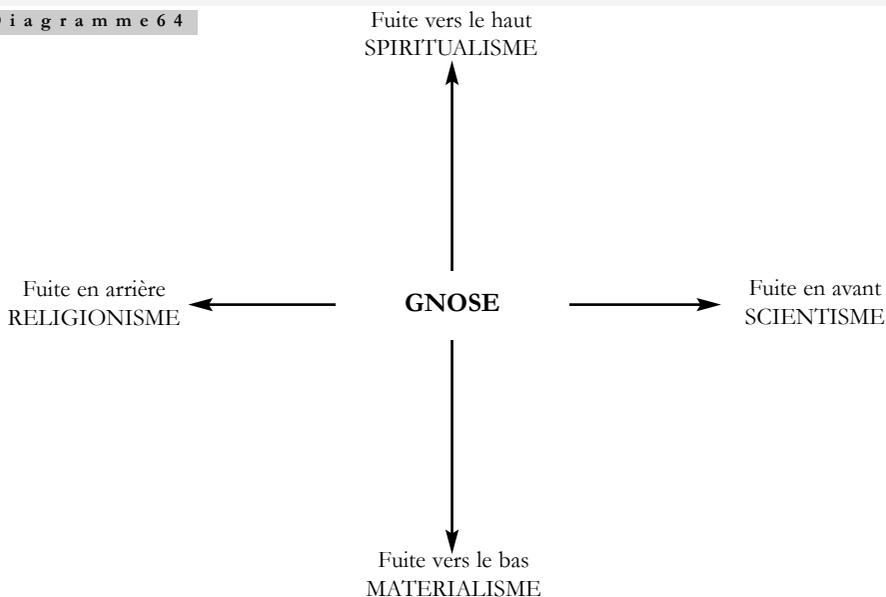
Il y a ceux dont l'idéologie est ce que j'appellerai *directe*, et peut se lire en clair – Mussolini et Hitler ont toujours dit qu'ils étaient hostiles à la démocratie, à la liberté d'expression et de culture, au pluralisme politique et syndical. [...] Il n'y a [donc] pas eu de « déçus » de l'hitlérisme, car Hitler a réalisé ce qu'il avait promis. [...] Différent de ces totalitarismes directs est le communisme [ou le catholicisme], qui se trouve employer la dissimulation idéologique [au moyen de la manipulation de la parole et du langage], et que je définirai [...] comme *médiatisé par l'utopie*. Ce détour par l'utopie permet à une idéologie et au système de pouvoir qui en découle d'annoncer sans cesse des succès alors qu'ils exécutent le *contraire* exact de leur programme. [...] Pendant longtemps beaucoup de croyants acceptent cette contradiction parce que *l'utopie se situe toujours dans l'avenir*. Le piège intellectuel d'une idéologie totalitaire médiatisée par l'utopie est donc beaucoup plus difficile à déjouer que celui de l'idéologie directe parce que, dans le système de pensée utopique, les faits qui se produisent réellement ne prouvent jamais, aux yeux des croyants, que l'idéologie soit fausse [c'est le cas aujourd'hui de l'ultra-libéralisme]. [...] Le nazisme vend la mèche dès le départ. Le communisme cache sa nature derrière son utopie. Il permet d'assouvir l'appétit de domination ou de servitude sous couvert de générosité et d'amour de la liberté ; l'inégalité sous couvert d'égalitarisme, le mensonge sous couvert de sincérité. *Le totalitarisme le plus efficace, donc, le seul présentable, le plus durable fut celui qui accomplit non pas le Mal au nom du Mal, mais le Mal au nom du Bien* [c'est nous qui soulignons]. C'est aussi ce qui le rend encore moins excusable que l'autre, car sa duplicité lui a permis d'abuser des millions de braves gens qui ont cru en ses promesses. À eux, on ne peut [on peut ne] pas en vouloir. En revanche, on ne peut guère pardonner à ceux, chefs politiques ou maîtres à penser, qui les ont sciemment trompés, et qui s'efforcent de continuer à le faire aujourd'hui.

La comparaison des deux totalitarismes, dont le nombre des victimes se comptent par millions, confirme le caractère relatif, complexe et finalement ambigu, des notions de Bien et Mal (cette problématique peut se résumer par l'équation suivante : Bien = Mal ; catholicisme = commu-

nisme = nazisme = libéralisme²⁸⁰) et nous enseigne qu'en vérité *le système de domination des consciences le plus performant et le plus puissant n'est pas nécessairement celui qui accomplit le Mal au nom du Mal, mais bien celui qui réalise le Mal au nom du Bien*²⁹¹. La guerre économique planétaire que livrent depuis plus d'un siècle l'impérialisme américain et les gouvernements européens contre le reste du monde, les nouvelles « guerres humanitaires » menées par le bloc occidental au Kosovo, et maintenant en Afghanistan contre le terrorisme international, sont des exemples caractéristiques de la *duplicité intellectuelle et morale dont l'Occident a fait preuve tout au long de son histoire, de la Terreur catholique à la Terreur bourgeoise*²⁹².

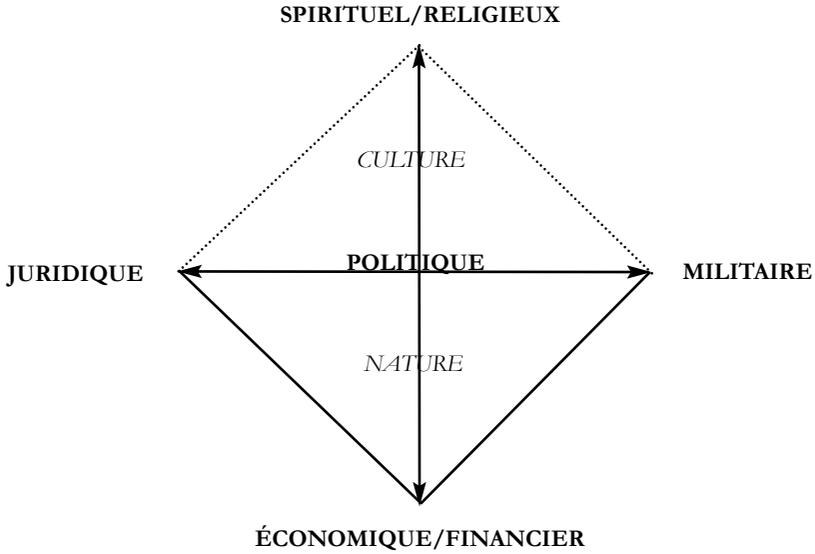
DE LA CROIX DE SOUFFRANCE A LA CROIX DE LUMIÈRE

Diagramme 64



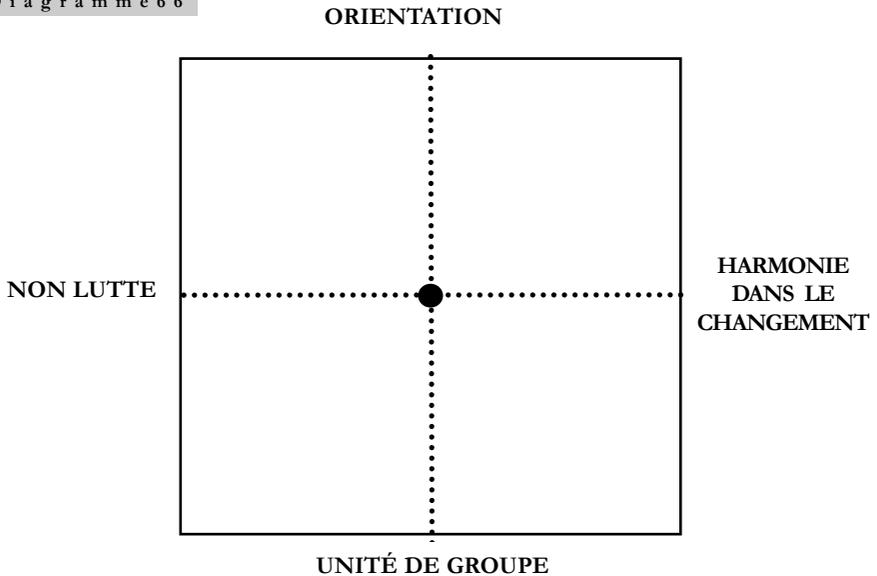
POUVOIRS

Diagramme 65



CARRÉ MAGIQUE

Diagramme 66



À l'heure où l'Occident chrétien-démocrate-libéral, dix ans après l'effondrement tragique de l'empire soviétique, s'invente de manière dialectique un nouvel ennemi - dans un premier temps, il s'agit de l'Islam « terroriste », viendra ensuite le tour de la Chine confucéenne - et s'engage dans une nouvelle lutte féroce et sanglante du Bien contre le Mal²⁹³, il est nécessaire de se souvenir du passé et de refuser tout « manichéisme primaire »²⁹⁴. « Si nous n'apprenons pas du passé, nous serons inévitablement punis dans l'avenir » (Z. W. Leene).



Mais ce qu'il importe surtout de voir, au-delà de l'Histoire et de ses convulsions, c'est que *ces deux pôles, le pôle luciférien et le pôle ahrimaniens, sont présents en permanence dans les hommes*, qu'ils influencent et conditionnent notre évolution personnelle sans que nous le sachions. La tâche propre de l'être humain est essentiellement de se maintenir en équilibre entre les puissances lucifériennes et les puissances ahrimaniennes ; et l'impulsion du Christ, aussi bien extérieurement qu'intérieurement, aide l'humanité actuelle à garder cet équilibre et à se libérer de l'emprise de ces forces « démoniaques » (maléfiques et bénéfiques).

L'Antichrist en nous

Nous avons précédemment mis en évidence ce fait macrocosmique : lorsque la force christique, le Christ cosmique – ici symbole du

Bien absolu – descend et pénètre au cœur de notre univers pour sauver l'Âme du Monde en équilibrant les pôles opposés de Lucifer (principe d'ordre) et d'Ahriman (principe de désordre), *elle suscite symétriquement la manifestation, l'apparition de son antagoniste absolu, à savoir la force de l'Antichrist, du Mal absolu*²⁹⁵.

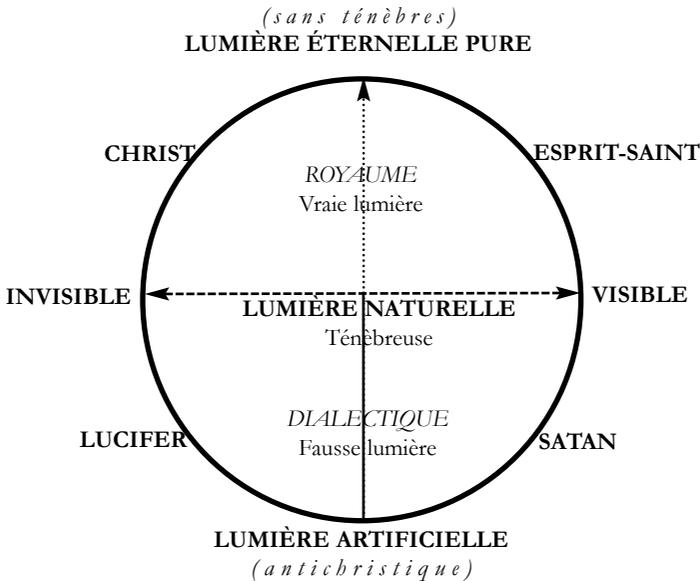
Le même phénomène peut être observé d'un point de vue microcosmique : lorsque la Lumière de la Fraternité, la Lumière christique, purificatrice, régulatrice et régénératrice, descend au cœur du microcosme et pénètre de manière à la fois douce et violente le feu du serpent *pour relier entre elles les kundalini du cœur, du bassin et de la tête (c'est-à-dire Christ, Ahriman et Lucifer en nous)*, elle réveille symétriquement chez le candidat préalablement « scellé » (selon l'expression manichéenne), l'Adversaire antique, l'Anti-Esprit du microcosme, Lucifer-Satan, le Dragon des Mystères des chrétiens, le Prince féroce des manichéens, le Demiurge des gnostiques²⁹⁶.

Cette rencontre face à face avec la Méduse des anciens Grecs – c'est-à-dire avec le Mal absolu en soi et hors de soi – constitue pour l'homme cherchant la Vérité l'une des expériences de conscience les plus troublantes et les plus bouleversantes et marque le point de départ d'une véritable « apocalypse » intérieure, que les manichéens désignaient comme la « Grande Guerre » ou le « Jugement final ». L'Apôtre Pierre dit à ce propos (Pierre II, 3 : 10-13) : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; en ce jour, les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec les oeuvres qu'elle renferme sera consumée. Puisque donc toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles ne doivent pas être la sainteté de votre conduite et votre piété, tandis que vous attendez et hâtez l'avènement du jour de Dieu, à cause duquel les cieux enflammés se dissoudront et les éléments embrasés se fondront ! Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera. »

Ainsi il apparaît clairement que le processus de la renaissance de l'Âme-Esprit dans lequel s'est engagé le « fidèle au cœur éprouvé » (selon la formule chiite), « pour une résurrection ou pour une chute », se déplace maintenant de la terre vers le ciel et exige de l'adepte *non plus seulement la mort du moi, mais bien celle de la conscience cosmique, du Soi supérieur ou Soi aural*. La parole classique de Paul devient alors vérité et réalité pour le candidat aux Mystères (Eph., 6-12) : « Nous ne luttons pas contre la chair et le sang [le moi inférieur et la personnalité] mais contre les Puissances et les Dominations [les Archontes et les Éons, le réseau de points magnétiques de la lipika] qui sont dans l'air [dans le ciel aural]. »

LES TROIS LUMIÈRES

Diagramme 67



Les deux personnes dans le microcosme

Notre attention est attirée sur le fait qu'indépendamment de sa forme sphérique septuple qui porte les organes de la lipika ou firmament microcosmique (voir notre description plus haut), l'être aural, le Dément, peut aussi, dans le microcosme, prendre la forme d'une entité céleste lumineuse (Ange) d'au moins deux mètres de haut et d'une splendeur multidimensionnelle.

Van Rijckenborgh parle à ce sujet d'une « forme céleste aurale, d'une stature cyclopéenne équipée de formidables pouvoirs, ne devant pas être confondue avec la stature primordiale qui doit renaître dans le microcosme [à partir de la monade] », et décrit l'être aural comme « un firmament de centres sensitifs, de centres de forces et de foyers. Ces principes

réunis forment une unité, un feu flamboyant, un ensemble cohérent de grandes forces dans lesquelles un certain feu est allumé. L'une des manifestations de cette flamboyante unité est l'apparence éclatante, où nous reconnaissons l'image, l'image gigantesque, d'une forme humaine, grotesque, magique, prodigieusement imposante²⁹⁷. »

« Nous sommes nés de ce feu aural flamboyant, c'est ce feu qui nous entretient, nous dit encore Van Rijckenborgh, poursuivant sa description ésotérique de la structure de l'être aural du microcosme. Il est notre créateur [notre véritable Père-Mère], [et] nous sommes sa créature. [...] Quand une future mère remarque pour la première fois que l'enfant qu'elle porte vit, c'est qu'un être aural vidé – c'est-à-dire privé par la mort, de sa personnalité mortelle – s'est relié à elle afin de pourvoir à ce manque et rayonne *dans le canal du feu du serpent* – première forme visible dans l'embryon – une force d'hydrogène²⁹⁸. *Ce rayon de conscience se relie à l'embryon*, et dès cet instant la formule de conscience, ainsi que la qualité et la vibration des processus de combustion éthérique, sont minutieusement accordées à l'être aural qui vient d'adopter l'enfant, de la même manière que l'enfant se développe physiquement dans le sein maternel jusqu'à sa naissance²⁹⁹. [...] Comprenez que de même que le corps physique avec son double éthérique naquit du corps de votre mère, *ainsi le reste de votre personnalité : triple égo, pouvoir du penser et corps du désir sont nés du corps de votre Soi supérieur*³⁰⁰. »

Aux frontières du Réel

Dans la mythologie manichéenne l'être aural, dans son aspect *dégradé*, est représenté par la figure du Demiurge mauvais, créateur de l'Adam terrestre (la personnalité). Voici la description « imaginale » qu'en proposent les textes manichéens :

Le Roi du monde [...] est le chef de tout le Mal et de toute la perversité. Par lui est advenu le principe de la machination de la guerre : toutes les batailles, les mêlées, les querelles, les dangers, les ruines, les combats, les luttes athlétiques. C'est lui qui, au commencement, a suscité les périls et la guerre avec ses mondes et ses Puissances. [...] Cinq formes se trouvent en son corps, selon la forme du sceau des cinq créatures qui sont dans les cinq mondes de l'Obscurité. Sa tête a la figure d'un lion issu du monde du Feu ; ses ailes et ses épaules ont l'aspect (de celles) d'un aigle, conformément à l'image des fils du Vent ; ses mains et ses pieds sont (de) démons, à l'image des fils du monde de la Fumée ; son ventre a l'aspect d'un serpent, à l'image des fils du monde des Ténèbres ; sa queue, celui du poisson qui appartient au monde des fils de l'Eau. [...] Il y a encore en lui trois (choses). La première : [...]

ses Puissances. La seconde : il [...] ses sortilèges. Le veut-il, il se conjure lui-même et se cache de ses Puissances. S'il lui plaît, il se manifeste à elles et *il frappe et tue par sa magie. Sa parole qu'il émet souvent, il s'en sert comme d'un charme.* La troisième (propriété) est que son corps est si solide que [...] toutes les dents et les griffes de ses Puissances ne peuvent le pénétrer. [...] Voici, *ne revêtez pas, mes biens aimés, les formes de ce Prince, la racine de tous les maux qui tuent et le camp de toute abomination.* Mais gardez-vous de leur milieu et de leur doctrine *maléfique qui habite dans votre corps*, afin qu'ils ne se mêlent point à vous, ne corrompent point votre douceur et *ne changent point votre vérité en mensonge.* Au contraire, devenez zélés et parfaits en présence de l'Esprit de Vérité qui s'est révélé à vous afin que vous [...] cœur, et qu'ils vous élèvent vers les Hauteurs, et que vous héritiez la Vie, dans les siècles des siècles³⁰¹.

Cette description « réaliste-fantastique », qui nous rend évident le caractère proprement monstrueux et sinistre de cette entité anti-divine dont nous sommes en tant que personnalité la « créature », ne doit toutefois pas nous faire oublier que l'être aural est par nature [c'est-à-dire originellement] « neutre », et qu'il possède sous plus d'un aspect de l'*impersonnalité* : il est mauvais pour autant que nous sommes mauvais, bon pour autant que nous sommes bons. De même, la structure aurale sera modifiée et changée pour autant que, par l'endoura et le renouvellement du triple feu du serpent, nous nous changeons nous-mêmes.

L'être aural, agent de liaison entre la monade et la personnalité

Pour bien comprendre ce que représente concrètement ce phénomène dans nos vies, une explication plus détaillée est nécessaire : comme nous l'avons dit précédemment, le microcosme, en tant qu'image et résumé du cosmos divin, est composé premièrement de la monade, ou Âme-Esprit (luminaires du Soleil et de la Lune dans la cosmogonie manichéenne), deuxièmement de la personnalité (la Terre) et troisièmement, de l'être aural (le zodiaque intérieur dodécuple, le firmament microcosmique).

La configuration triangulaire de ces trois éléments, monade, personnalité et être aural, explique les situations diverses auxquelles nous sommes confrontés dans notre vie. D'un point de vue psychologique et non plus spirituel, l'interaction entre ces trois composants du microcosme peut-être décrite de la manière suivante : il existe un plan de devenir universel auquel l'Homme ne participe

plus consciemment. La monade est une partie de ce plan. Elle incarne le principe selon lequel l'Univers est également en mouvement dans notre petit univers, notre microcosme. Tout ce qui est de l'Esprit Universel se transmet à l'étincelle divine et par là au microcosme tout entier.

Le plan de création de l'Homme et du monde est donc constamment rayonné à l'intérieur du microcosme et agit sur toute personnalité créée dans son champ de développement. Telle est notre situation actuelle : il y a d'une part, la monade et son champ de rayonnement, et d'autre part une personnalité ignorante qui ne sait plus comment réagir au plan de création.

L'être aural représente, dans le microcosme, le facteur de liaison indispensable entre la monade et la personnalité. Son rôle est en fait de nous rendre conscient de la manière dont nous réagissons à ce plan, en nous confrontant systématiquement aux conséquences de nos pensées, de nos sentiments et de nos actes. L'ensemble des réactions positives ou négatives de la personnalité au plan divin est enregistré et conservé dans la mémoire de l'être aural ou « lipika » (ce mot d'origine sanscrite signifie « scribe », celui qui enregistre).

L'être aural n'est pas détruit par la mort. Avec toutes ses expériences, tout ce qui y est inscrit, il se remet de nouveau en activité dans la personnalité suivante adoptée par le microcosme (réincarnation). C'est en fonction de ces données que l'être aural élabore chaque fois une nouvelle âme (sous la forme du feu du serpent triple) et une nouvelle personnalité : *si l'être aural est immortel, l'âme et le corps, dans leur état actuel, sont mortels.* Il y a bien une âme en nous, un souffle vital, qui meut notre personnalité, opère en elle ; *cependant, cette âme ne s'explique pas par la monade mais par l'être aural.*

D'où la nécessité de reconstruire une âme nouvelle (un nouveau serpent de feu), qui puisse devenir l'intermédiaire, la médiatrice entre le microcosme et la personnalité, l'Esprit et la Matière³⁰². Il s'agit ici d'un processus préliminaire en sept étapes, précédant l'apparition d'un « nouveau ciel » (renaissance aurale) et d'une « nouvelle terre » (personnalité transfigurée).

L'être aural, source des expériences transpersonnelles

Suite à ces différentes descriptions et explications, on peut dire que chaque microcosme connaît deux personnalités, l'une « terrestre » (le moi inférieur, la personnalité) et l'autre « aurale », « céleste » (le moi supérieur, l'être aural).

Selon la littérature mystique et surtout occulte, la personnalité aurale est le plus souvent désignée comme étant le Soi supérieur, l'Homme vrai, le Dieu en nous – saint Augustin reconnaîtra en lui le Dieu unique, « créateur du ciel et de la terre », Mme Blavatsky le nomme « second Moi », R. Steiner l'appelle « Gardien du seuil », C. G. Jung l'identifie comme « Numéro 2 » – ce qui constitue, d'un point de vue gnostique, une erreur dramatique, aux conséquences incalculables. Il s'agit ici d'un phénomène éhonté d'usurpation d'identité qui, dans le passé, a conduit nombre de chercheurs sincères à se fourvoyer dans des voies sans issue de type religieux, mystique, occulte ou magique. Le vrai Dieu dans le microcosme n'est pas ce « Dieu des vengeances, qui [est] en même temps la source des miséricordes »³⁰³ (saint Augustin, Aurobindo), ce « Dieu du Tout »³⁰⁴ qui ignore qu' « un autre existe à part lui³⁰⁵ », mais la monade double.

La source de ce drame réside dans le fait que Lucifer-Satan, c'est-à-dire l'Antichrist, l'Esprit du monde, peut apparaître à la conscience humaine, aussi bien comme un « ange de Lumière » (Lucifer), comme ce fut le cas pour de nombreux saints et mystiques (pensons ici à Plotin, saint Augustin, Hildegarde de Bingen, saint Bernard de Clairvaux, saint François d'Assise...) que comme « ange de Ténèbres » (Satan ; c'est ainsi qu'il apparut par exemple à Hitler³⁰⁶).

Nombreux de par le monde sont les soi-disant « guides » (enseignants spirituels, maîtres occultes, saints, autorités religieuses, gourous, thérapeutes...) qui exhortent leurs élèves, leurs adeptes ou leurs clients à réaliser une union parfaite avec ce Soi supérieur, ce Sur-Moi. De fait, nombreux sont ceux qui, au cours d'expériences d'extatiques (états de conscience cosmique), croient en toute bonne foi entrer en contact avec Dieu ou avec des Maîtres désincarnés, des saints, des anges, des esprits lumineux, *alors qu'en réalité ils ne voient que leur propre prototype aurale*. Toutes les expériences d'apparition de Krishna, de Bouddha, du Messie, de Jésus, de la Vierge, du Prophète, de Ali et autres, obtenues au cours d'exaltations mystiques, ont absolument le même fondement, à savoir *l'être aurale dans le microcosme*.

Pour illustrer ce phénomène, Van Rijckenborgh cite comme exemple le cas de Thérèse Neumann, la célèbre porteuse de *stigmates*, adorée un peu partout comme un miracle de l'Église catholique (ce jugement peut aussi s'appliquer à saint François d'Assise, le « sauveur de l'Église », le premier stigmatisé reconnu officiellement par l'Histoire) : selon lui, celle-ci n'a pas été la victime d'une illusion ou d'une emprise de la sphère réfléchissante [monde astral], *elle a seulement réalisé une « liaison occulte négative » avec son propre être aurale*, qui lui est apparu sous la forme d'une « vierge céleste ».

De manière générale, ce même jugement peut être appliqué à de nombreux témoignages dont la littérature religieuse, mystique, et occultiste, et plus spécialement celle du Nouvel Âge, s'est fait l'écho. Parmi les exemples les plus caractéristiques, nous citerons les fameuses *Lettres des Mahatmas* [Morya, Kuthumi] de A. P. Sinnet (Adyar, 1990), les *Messages de Maitreya le Christ*, de B. Creme (Partage publication, 1997), les *Conversations avec Dieu* de Neale Donald Walsch (J'ai Lu, 1997), *Seth* de Jane Roberts (Mortagne, Canada, Ottawa, 1993), ou encore les *Dialogues avec l'ange* de Gitta Mallasz (Aubier-Montaigne, 1990), ouvrages qui ont tous connu un très grand succès public dans le monde entier.

D'une manière générale, ce type d'expériences suprasensibles échoit aux hommes et aux femmes disposant d'une grande sensibilité naturellement ou par entraînement, ou possédant des propriétés médiumniques leur permettant de saisir de temps à autre des impressions du Soi supérieur (en particulier au moyen d'intuitions, de rêves ou de visions), ou parfois d'être confrontés directement avec lui.

C. G. Jung et H. Corbin appartiennent, selon nous, à cette catégorie de chercheurs qui ont fait, à un moment donné de leur vie, l'expérience de la rencontre avec l'Ange-Démiurge, du *Dieu intérieur à la fois bon et mauvais*, créateur et destructeur, que les gnostiques représentaient parfois sous la forme d'Abrahas³⁰⁷.

Jung, lors d'une phase critique de sa confrontation avec l'inconscient – décembre 1913 –, se prit lui-même pour un « dieu à tête de lion » (*Deus Leontokephalos*, Abrahas) et se crut initié au « mystère de la déification » du culte de Mithra ; suite à cela, il en vint à se persuader qu'il était « le Christ aryen » et que sa mission était d'établir, au moyen de la psychologie des profondeurs, une nouvelle religion des Mystères [les mystères jungiens] compatible avec notre modernité.

Le second cas, celui de Corbin, est plus délicat du fait que ce dernier est resté relativement discret concernant ses véritables expériences intérieures. Toutefois son oeuvre, où *mysticisme, occultisme et gnose ne sont pas nettement distingués*, porte selon nous de manière caractéristique la « signature » de la rencontre avec l'Ange comprise ici comme une « liaison occulte négative » avec l'Être aural : ce phénomène est plus particulièrement visible dans la relation « imaginale » qu'il avait établi avec la figure de Sohrawardi, son « maître invisible », son guide suprasensible, et dans la fascination qu'exerçait sur lui l'angéologie et les créatures du « monde intermédiaire » ou *mundus imaginalis*. (Le monde de l'Ange cher à Corbin n'est jamais, en terme ésotérique, que le monde astral, l'au-delà, ou la

sphère réfléchrice, dans laquelle sont gravés les archétypes et où prennent forme les pensées individuelles et collectives ; une fois créées, ces formes-pensées, idoles ou « golems », exercent en retour une *emprise tyrannique* sur leurs concepteurs, les conduisant parfois au sacrifice ou au meurtre lorsque leur survie est menacée³⁰⁸.) Autre détail révélateur de la psyché de Corbin et de la limite qui était la sienne dans son approche transversale du phénomène spirituel et gnostique (nous touchons ici aux principes occultes « supralogiques » ou « paradigmes » qui commandaient sa vision du monde et sa pensée) : dans un article consacré à la chevalerie spirituelle, le savant français explique que l'éthique zoroastrienne et chiite se différencie radicalement de l'éthique bouddhiste, en ce qu'elle enseigne à ne jamais se résigner. Pour le spirituel iranien, *il ne s'agit pas de renoncer, il s'agit de faire face*. En écrivant cela, Corbin ne se contente pas de rendre compte « objectivement » d'une conception de l'action propre à la pensée iranienne, il nous livre aussi quelque chose de lui (ce qui est rare pour un savant) en nous dévoilant les véritables motivations de son adhésion à la cause chiite (comme nous allons le voir, celle-ci est fondée sur son rejet « viscéral » de la philosophie indienne, en particulier bouddhiste, qu'il commença par étudier avant de se consacrer à l'iranologie et à l'apprentissage de l'arabe et du persan). « Qu'il me soit [ici] permis d'évoquer [à propos des différences entre éthique zoroastrienne ou chiite et éthique bouddhique] un souvenir de mes premières années de jeune philosophe orientaliste. Je fis alors du sanskrit pendant deux ans. Sous la direction de l'éminent maître Alfred Foucher, nous expliquions à l'époque les *çlokas* du manuel de Bergaigne. Je me rappelle encore l'un d'eux, car je ne l'oublierai de ma vie. *Tena adhîtam, çrutam tena, tena sarvam anusthitam...* (je cite et transcris de mémoire plus de quarante ans après). « Il a tout appris, il a tout entendu, il a tout expérimenté, celui qui, tournant le dos à l'espérance, a trouvé le repos dans l'abandon de tout espoir. » Je me rappelle quelle protestation il y avait au cœur du jeune philosophe que j'étais : *Non possum, non possum*. Je ne peux pas accepter cela³⁰⁹. » Ce qui est ici inacceptable pour le philosophe « occidental » (au sens sohravardien) que Corbin demeurera jusqu'à son dernier souffle, comme en témoignent sa vie et son comportement, c'est le fait même de la souffrance, de la maladie, de la vieillesse, de la mort, de l'éternité du Mal toujours victorieux dans la Nature (pessimisme métaphysique). Selon la pensée bouddhique et manichéenne, si proches l'une de l'autre, vouloir changer le monde, « espérer »

le transformer, l'améliorer comme le proposent tous les messianismes, ne modifient en rien la condition humaine : la *part divine de l'homme – l'Esprit, l'étincelle divine, la monade – demeure toujours emprisonnée dans le corps et soumise à « réincarnation » ou « transvasement » après la mort, si le nouveau vêtement de lumière, le corps de résurrection, n'a pas été « tissé » au cours de l'existence présente*. La délivrance du Mal ne peut donc venir que d'une ascèse et d'une connaissance illuminatrice qui libéreront l'Homme de lumière de l'emprise des ténèbres de l'inconscience et lui permettront de réintégrer le Royaume de Dieu (optimisme spirituel). En ce sens, seul « celui qui a trouvé le repos dans l'abandon de tout espoir [d'un changement fondamental de l'ordre naturel] », et tourné le dos à l'espérance » [pour s'orienter sur la Nature supérieure], peut être pris en compte dans le cadre d'une initiation gnostique, que Corbin comme Jung a toujours refusé, prétextant que « la gnose chiïte comme telle est elle-même la “tariqat” ou voie spirituelle, sans avoir besoin des tariqat organisées³¹⁰ » (ce rejet du Maître libéré peut être considéré dans un certain nombre de cas comme un signe d'une trop forte emprise du Soi supérieur sur la conscience individuelle, ou d'une liaison occulte négative avec l'être aural).

Dans la plupart des cas, les expériences de *montée* de la kundalini à partir de la base de la colonne vertébrale (yoga de la Force ascendante), ou de *descente* de la kundalini à partir du sommet du crâne (yoga de la Force descendante), sont à l'origine de ces différents phénomènes d'« obombrement de la conscience »³¹¹ : celles-ci ont en fait pour principal effet, non de nous faire « rencontrer Dieu » comme le croient volontiers ceux qui sont soumis au terrible « effet d'intoxication » (V. Thakar) produit par cette expérience intérieure suprasensible, mais le Démiurge de notre propre microcosme, notre véritable « Père-Mère » ou « Créateur ». En outre, elles placent définitivement notre conscience sous l'influence de l'Inconscient collectif et des forces archétypales liées à la Mémoire de la Nature et au passé le plus reculé de l'humanité. L'emprise des forces naturelles « dialectiques » est alors fermement établie sur la personnalité humaine par l'intermédiaire des deux pôles du feu du serpent, et le candidat est alors irrémédiablement perdu pour la « Grande Libération » (au sens gnostique).

La « première mort »

S'agissant donc d'une « mystification » – sous la forme d'une manipulation extrêmement subtile et raffinée de la conscience –, nous comprenons ainsi mieux pourquoi les transfiguristes rejettent l'approche « régressive-évolutive » (P. Weil) recommandée par les mystiques, les ésotéristes, les magiciens ou les psychothérapeutes transpersonnels – laquelle consiste à éveiller les kundalini du bassin ou de la tête pour atteindre à la conscience cosmique –, et pourquoi ils insistent sur le fait que *cette forme céleste, angélique (Soi aural) ne doit pas être confondue avec la stature primordiale qui doit renaître dans la microcosme* et qui, seule, permettra au véritable Adam céleste (l'Âme vivante devenue Esprit vivifiant) de se libérer de l'emprise de la nature de la mort et de réintégrer le règne des Hommes originels, le Royaume Immuable. Ce n'est donc pas seulement la stature terrestre du microcosme, la personnalité, qui doit être renouvelée par la transfiguration, mais également cette forme céleste correspondant au firmament aural : « La Lumière Originelle [doit reprendre] son ancienne place. [Pour cela], un nouveau ciel et une nouvelle terre seront créés. Le soleil latent dans l'être aural s'allumera et son miroir, sa lune, l'atome-étincelle d'esprit, commencera son orbite. C'est sur cette base que l'Homme nouveau se dressera³¹². »

L'enseignement essentiel, fondamental, qui nous est transmis par Jan van Rijckenborgh et Catharose de Petri est le suivant : la transformation de la personnalité doit être *précédée* par celle des lumières du firmament aural. Et ceci n'est possible que par la double offrande du moi *et* du Soi (conscience cosmique), par le brisement de l'ancienne nature dans le feu du serpent (endoura). Ce dernier étant l'expression directe dans notre personnalité du Soi aural ou karmique, *l'intervertissement des feux du serpent* implique donc son anéantissement, son extinction : ce que nous déliions sur « terre » est délié au « ciel » et inversement, ce que nous déliions au « ciel » est délié sur la « terre », selon la formule évangélique (Mt 16 :19 ; 18 :18). C'est pourquoi *la mort du Soi et la renaissance aurale précèdent le changement de la personnalité* et la disparition de l'ancien moi, localisé dans l'axe central de la moelle épinière.

L'image mentale de l'Homme immortel

Nous avons expliqué précédemment que le cœur de l'homme est, selon l'énergétique « chrétienne » (initiation christique), le point de départ d'un mystérieux et puissant processus alchimique, auquel vont participer tout un ensemble d'organes de notre corps, comme les glandes à sécrétions internes, le foie et la rate, le système nerveux et le cerveau (il est ainsi possible d'affirmer que chacun de nos organes a une double fonction, matérielle et spirituelle).

Quand la force de la kundalini s'éveille dans le cœur et sort de sa « caverne », elle se dirige dans un premier temps, nous dit Van Rijckenborgh, vers le sommet de la tête et se concentre dans l'espace libre derrière l'os frontal, formant ainsi un second foyer lumineux (à la hauteur de l'hypophyse) qui modifie en profondeur l'activité mentale du candidat, faisant naître chez lui les plus étranges et les plus merveilleuses pensées, celles qui caractérisent le vrai chercheur.

L'une des conséquences les plus remarquables de l'action du sang renouvelé sur les centres cérébraux est la formation progressive, dans le corps astral et au moyen de l'Imagination active (Sohravardi), de « l'image embryonnaire de l'Homme immortel ».

Cette image de l'Homme nouveau, qui rayonne silencieusement comme une lumière extraordinaire dans le champ de la respiration (aura) du candidat et se trouve généralement devant lui, *ses yeux à la hauteur des siens*, est encore appelé par Mani, l'Image, le Jumeau, l'Ange, le Compagnon inséparable, le Moi vivant, le Moi lumière (Hermès le nomme Nature Parfaite, J. Krishnamurti l'appelle le Bien Aimé, et Van Rijckenborgh, l'Autre). C'est ce « Partenaire venu de Dieu » (CMC) qui révélera par deux fois le sens de sa mission divine au jeune prophète iranien et ne cessera de l'accompagner tout au long de ses tribulations sur terre, le fortifiant constamment dans son orientation et lui rendant courage au cœur de la détresse. *En aucun cas, cette Forme de lumière sublime, née de la collaboration parfaite entre la tête et le cœur, ne peut ni ne doit être confondue avec la figure de l'être aural, mi-Ange, mi-Démon, typifiant dans le microcosme le Démiurge, le Jehovah jaloux, colérique et violent de l'Ancien Testament, celui qui affirme avec arrogance (Isaïe 45 : 21) : « Je suis le seul Dieu [...] et il n'y en a pas d'autre que moi » (L'hypostase des Archontes), le Démiurge « au ventre de serpent »,*

« au goût d'amertume », qui « frappe et tue par les magies de son verbe³¹³ » (Mani).

Pour illustrer ce mystère de la sanctification et de la véritable guérison dont l'Apôtre Paul dit qu'il consiste « à revêtir le mortel de l'immortalité » (1Co 15 : 54), ce « secret du Salut » que Van Rijckenborgh fut, à notre connaissance, le premier à révéler exotériquement, nous reproduisons ici le sobre récit qu'il fit de son expérience du « mystère du cœur » (de l'atome-étincelle d'Esprit) et de la révélation du Bien Aimé, de l'Autre, du Jumeau. Mentionnons que c'est aussi un témoignage vivant et vibrant résumant la méthode d'éveil d'essence « christique » qu'il enseigna à ses élèves, méthode qui constitue la base du « mystère d'initiation pour l'ère nouvelle (l'ère du Verseau) » :

Suivant le conseil qui m'avait été donné dans une sage intention, j'en vins à fixer invariablement mon attention sur l'atome-étincelle d'Esprit, et je réussis à garder en moi le sujet de ma constante recherche, même au milieu de mes occupations journalières et même quand des tâches accaparaient toute mon activité mentale sur la ligne horizontale. Je savais que l'objet de ma concentration était toujours présent et actif dans un certain centre de mon cerveau. [...] C'est ainsi que circulait dans mes veines *le mystère de l'atome primordial* [...], au point que chacun des centres de ma personnalité en était touché la nuit comme le jour. [...] Je rêvais de ce *mystère du cœur*. Et de même qu'un instrument de précision extrêmement sensible enregistre des impressions qui échappent aux sens, de même mon être devint capable de jeter un regard dans une prodigieuse merveille. [...] Comme dans le miroir du cœur, je vois le Bien-Aimé dont parlent tant d'initiés. *Le monde du tout « Autre » se manifeste à moi comme des yeux qui me regardent. Je vois que le bouton de rose a sept pétales, que l'atome merveilleux est fait de sept atomes*, et comment cette septuple constellation s'ouvrira comme un univers en expansion quand retentira la parole souveraine : « Que la Lumière soit ! » Et je vois la septuple manifestation figée entourée du large cercle d'un zodiaque lui aussi latent, un cercle de feu magnétique. *Et j'entends le nom donné dans l'Écriture Sainte à ce zodiaque encore obscur et endormi : le Trône, le Trône divin, et le nom donné au septuple atome : la rose aux sept pétales, les sept Seigneurs devant le Trône*. Et je vois que ce microcosme divin enfermé en moi m'environne de toutes parts ; qu'il possède sept champs d'activité ; qu'il a sept rayons, sept possibilités et sept tâches à accomplir en vue de la renaissance. Je vois que les chandeliers s'allument tour à tour et qu'ils brillent d'une merveilleuse et indicible lumière. Et je comprends enfin vraiment le début de l'Apocalypse. [...] Et à l'instant je fus ravi en esprit, en ce jour que je consacrai au Bien-Aimé. Ravissement... jusqu'à l'accomplissement³¹⁴.

Pour confirmer de manière transversale l'expérience spirituelle relatée par Van Rijckenborgh, expérience qui, selon nous, fut aussi celle de Mani, nous citerons ici l'un des plus beaux témoignages qu'il nous ait été donné de lire, concernant la rencontre avec cette Forme de lumière dont ont parlé tant d'initiés, et que l'on doit au grand soufi Ibn Arabi :

La puissance de l'Imagination active atteignit chez moi un degré tel, qu'elle me représenta visuellement mon Aimé mystique sous une forme corporelle et objective, extramentale, de même que Gabriel l'Ange apparaissait corporellement aux yeux du Prophète. Et je ne me sentais pas tout d'abord la force de regarder vers cette Forme. Elle m'adressait la parole. Je l'écoutais et la comprenais. Ces apparitions me laissaient dans un tel état que durant de longs jours je ne pouvais absorber aucune nourriture. Chaque fois que je me dirigeais vers la table, elle était là debout à une extrémité, me regardant et me disant dans une langue que j'entendais de mes oreilles : « mangeras-tu, pendant que tu es en train de me contempler ? » Et il m'était impossible de manger, mais je ne sentais pas la faim ; et j'étais si rempli de ma vision que je me repaissais et m'enivrais de la contempler, au point que cette contemplation me tenait lieu de toute nourriture. Mes amis et mes proches s'étonnaient de ma bonne mine, connaissant mon abstinence totale, car le fait est que je restai ainsi de longs jours sans goûter à aucun aliment ni ressentir la faim ou la soif. Mais cette forme ne cessait d'être le point de mire de mes regards, que je fusse debout ou assis, en mouvement ou en repos³¹⁵.

Le combat contre le Dragon-serpent

Si nous poursuivons notre description du processus kundalinién selon le schéma énergétique décrit plus haut par Van Rijckenborgh, nous voyons le courant gnostique descendre de la « chambre de la tour » (l'hypophyse, le chakra frontal, le quatrième chandelier) le long du cordon droit du sympathique, et atteindre le plexus sacré, le pôle sud du système du feu du serpent³¹⁶.

C'est à cet endroit, en ce lieu particulièrement désertique, obscur et ténébreux, d'où jaillissent les pulsions de vie et de mort, d'être et de néant (= 4 pulsions), que va se livrer la grande lutte, la lutte finale (la Grande Guerre selon la terminologie manichéenne) contre le karma individuel et collectif qui prend corps dans le serpent de la kundalini, à la racine de la colonne vertébrale. C'est contre ce serpent de feu qui porte en lui tout le passé du microcosme, du cosmos et du macrocosme, et par voie de conséquence contre l'être aural, que la force-lumière christique doit maintenant engager le combat (pour bien comprendre ce qui doit nécessairement s'accomplir maintenant, il faut se rappeler que l'être aural est notre créateur, le père-mère de la personnalité humaine, et qu'il contrôle les deux portes d'entrée du système du feu du serpent, au niveau du plexus sacré et de la pinéale).



Ce qui ici est appelé « karma » dans l'ésotérisme indien ou « péchés » dans la terminologie chrétienne, concerne les erreurs et les fautes passées commises à

l'encontre de la Lumière et du Plan divin de sauvetage, aussi bien par l'homme lui-même que par ses ancêtres et l'humanité en général, ce qui revient en définitive à affronter l'univers entier en soi, sous la forme de l'inconscient collectif, car « le Mal [l'inconscience] – comme nous le rappelle le prêtre manichéen Fortunatus – n'est pas seulement en notre corps, mais dans le monde entier [Nature] »³¹⁷.

Il ne s'agit plus seulement de « vaincre la mort » dans son principe grâce à la renaissance de l'Âme-Esprit, mais bien de « vaincre le [grand] monde [cosmos + macrocosme] » en partant de notre « petit monde » [microcosme]³¹⁸. « [Si] vous déniez toute divinité à la sphère matérielle dialectique, ainsi qu'à la sphère réfléchissante dialectique [le monde astral, l'au-delà, le royaume des morts] nous dit Jan van Rijckenborgh, [alors] poursuivez et étendez cette dénégation à la sphère matérielle de votre propre microcosme avec son soi terrestre [le moi et la personnalité], ainsi qu'à la sphère réfléchissante de votre microcosme avec son soi supérieur [le Soi et le firmament aural]. Alors vous serez conséquent avec vous-même et votre conception [spirituelle du monde, de l'homme et du chemin], votre savoir seront raisonnablement et moralement justifiés. Repoussez-vous ce macrocosme parce qu'il est l'univers de la mort, vous devez repousser également notre cosmos, puisque, en tant que champ de vie, il est un produit du macrocosme de la mort. Et si vous repoussez ce cosmos, il vous faut poursuivre votre concept et repousser également votre état microcosmique actuel. Alors seulement vous serez conséquent dans vos déductions philosophiques... Et ceci représente la liquidation de la totalité du microcosme [= endoura], au sens le plus complet, le plus profond – et l'apparition d'un tout autre. Cela signifie la fin de notre système entier. Vous voulez transfigurer, vous voulez entrer dans un nouvel état d'être. Impossible ! Vous devez disparaître, cesser d'être. On ne doit plus rien retrouver, ni de vous, ni de votre soi supérieur : la tombe doit devenir vide. Tout de l'ancien ciel et de l'ancienne terre doit disparaître, être éliminé. [C'est pourquoi] pour la première fois dans les temps modernes ce mot de liquidation [relatif à la double mort du moi et du Soi] est de nouveau prononcé. Pour la première fois [depuis le Moyen Age cathare], on peut dans l'École Spirituelle moderne [de la Rose-Croix d'Or] et par elle, réexpliquer le mot des frères et sœurs de jadis, le mot manichéen de liquidation totale. Le mot de la vérité réside dans la liquidation de tout notre état naturel, sa dissolution... C'est non seulement la liquidation du moi compris comme soi inférieur, mais aussi l'anéantissement du soi supérieur³¹⁹. »

Les trois états de conscience

Nous avons proposé précédemment une première ébauche de définition du « développement spirituel » (par opposition au développement personnel et transpersonnel) en indiquant que celui-ci, directement lié à l'éveil des trois kundalini, envisage explicitement de *dissoudre le Soi et de dépasser le stade de la conscience cosmique*, cette dernière constituant faussement, pour nombre d'adeptes du développement transpersonnel, de spiritualistes ou de maîtres soi-disant « éveillés », le point culminant et final de la réalisation de Soi.

Cette distinction extrêmement subtile, qui permettrait de donner un statut indépendant et autonome à la « spiritualité » par rapport au mysticisme et à l'occultisme avec lesquels elle est généralement confondue, nous a été principalement suggérée par l'enseignement de Jan van Rijckenborgh et Catharose de Petri (*La Gnose universelle*, p. 89-96), mais aussi par notre rencontre en Inde, en juillet 1995, avec Vimala Thakar³²⁰.

Pour cette dernière, appartenant à la même famille d'esprit que J. Krishnamurti dont elle fut une amie proche – et selon nous *la seule continuatrice de son enseignement*, la seule qui l'ait réellement « réalisé » – la réalisation spirituelle (méditation = Éveil) comprend *trois* phases, *trois temps* (dualité, non-dualité et êtreté)³²¹.

La première phase, celle de la dualité sujet-objet, est constituée par l'opposition entre observateur et chose observée. L'observation attentive d'instant en instant, sans jugement et sans interprétation, des mouvements de la conscience (pensées, sentiments, désirs, émotions) est le moyen le plus simple et le plus direct pour parvenir à la connaissance de soi et du monde.

Le second stade de la méditation est celui de l'abolition de la dualité sujet-objet, de la fusion de l'observateur et de l'observé, de « l'observation sans observateur » (il s'agit ici, selon notre typologie, de la phase de l'Illumination ou de la conscience cosmique, des noces mystiques de l'individuel et de l'universel).

Le troisième stade ou « Éveil » correspond à l'expérience spirituelle proprement dite (jusque-là, il n'est question que d'expériences psychiques), caractérisée par la disparition du cosmique et l'émergence simultanée de « l'êreté nue, sans aucun mouvement », « la dimension du Samadhi³²³ » .

Il ressort clairement de l'enseignement de Vimala Thakar que la « mort du moi » et la « mort du Soi » (dépassement de la conscience cosmique) sont des conditions indispensables pour la réalisation spirituelle (Non Soi), comme le démontrent les paroles suivantes, retraçant à l'intention du chercheur de Vérité la manière dont s'opère le passage définitif de l'Illumination à l'Éveil, de la conscience cosmique à l'émergence de « l'êtré » :

Lorsque cette intelligence perceptive contenue dans chaque particule de la matière qui nous entoure et nous constitue devient active chez quelqu'un, le comportement de cette personne se modifie complètement. L'intelligence cosmique, universelle, voit tout, comprend tout ; il n'y a en elle aucune ignorance. Ce n'est pas une faculté du cerveau mais une énergie contenue dans tout ce qui vit et bouge, disponible vingt-quatre sur vingt-quatre. À partir du moment où elle s'anime chez quelqu'un, il est manifeste que celui-ci sait tout, comprend tout et que dans une relation, il répond spontanément à tout ce qui survient, dans une sorte d'état de grâce... On n'est plus dans la dimension où l'on est emprisonné dans la conscience individuelle, mais tout comme la goutte d'eau se fond dans l'océan, la conscience individuelle est immergée dans le Tout, le cosmique, l'universel. C'est ce que les Soufis appellent les noces mystiques de l'individuel et de l'universel... Un tel être vit dans le silence, et l'intelligence cosmique universelle l'utilise pour le bien de l'humanité. *Le Christ, Bouddha, Ramakrishna, Ramana Maharshi avaient des possibilités, des facultés extraordinaires qui se sont épanouies, mais certains en restent au silence, arrêtés par la gloire de leur propre éclat, qui commence à émaner d'eux, à rayonner, arrêtés par l'attraction qu'ils exercent sur les autres, par les honneurs dont ils sont l'objet. À ce niveau, le danger est très grand de se faire emprisonner par le respect et les honneurs [= tentation]. Cet état extraordinaire devient une prison : on commence à croire qu'on a pour mission d'être au service des autres, de les rendre heureux, de les libérer et on ne fait plus rien pour soi-même, on agit au nom de l'humanité et ce sentiment d'avoir une mission, d'être sans ego, la conscience qu'on en a, devient une limitation, isole. Cela arrive à certains, pas nécessairement à tous... [...] Mais la véritable méditation, le véritable état humain est encore au-delà, au-delà du silence. Il est au-delà même du mouvement de l'intelligence cosmique universelle et de la gloire d'être quelqu'un d'extraordinaire, d'avoir des pouvoirs exceptionnels, dans la mesure où on laisse à ce mouvement la possibilité de s'apaiser... Si l'humilité et la foi demeurent vivantes, si le plaisir d'être extraordinaire, d'être considéré, honoré, aimé, adoré, si la gloire d'être appelé le sauveur ne vous trouble pas, ne vous affecte pas, si vous êtes dans une telle humilité que même le plaisir de l'extase ne vous grise pas, si tous ces plaisirs ne vous déforment pas, ne vous dénaturent pas, ne vous enflent pas, alors le mouvement de l'intelligence cosmique, les pouvoirs ésotériques qui se développent à ce stade, se dissipent d'eux-mêmes. Comme l'activité physique s'est calmée, comme la conscience d'être un père, ou une mère a disparu, de la même façon, le mouvement de l'intelligence cosmique universelle se calme. Ce qui reste, c'est l'êtré... [...] C'est cet « êtré », qui est la véritable nature de l'homme, le véritable but humain qui alors se révèle : l'êtré de l'individu, dans sa pureté et sa simplicité, je dirais même l'êtré de la vie, est ce qui subsiste quand le mouvement du cosmique s'apaise. Quel événement formidable, marquant et significatif dans la vie de ceux pour qui ne subsiste que l'êtré nue, sans aucun mouvement. C'est la dimension du Samadhi, la dimension à laquelle chacun peut parvenir, c'est notre droit de naissance, en tant qu'être humain, d'atteindre à cette êtré³²⁴.*

Tableau 17 : *Les trois stades de l'Éveil selon V. Thakar*²²

<p>Étreté Moi = Monde ; Moi ≠ Monde</p> <p>Expérience de l'unidualité Conscience spirituelle = Non Soi</p>
<p>Non-dualité Moi = Monde</p> <p>Expérience de l'unité Conscience cosmique = Soi</p>
<p>Dualité Moi ≠ Monde</p> <p>Expérience de la dualité Conscience-moi = Moi</p>

Bien qu'exprimées sous une forme différente (dans le langage de la non-dualité indienne), nous croyons que ces paroles de « l'orientale » Vimala Thakar ont le même parfum que celles de « l'occidentale » Van Rijckenborgh. Tout au moins indiquent-elles la même direction, à savoir la nécessité absolue de *dissoudre et le moi et le Soi (double mort), et de dépasser le stade de la conscience cosmique pour atteindre à l'Éveil*²³.

C'est pourquoi nous pouvons affirmer qu'aussi longtemps que l'Âme nouvelle en gestation, le nouveau feu psychique, demeure sous l'emprise de l'être aural et du champ magnétique de la nature de la mort (les 12 Éons, les douze constellations du Zodiaque), et que le serpent noir de la dialectique n'a pas été vaincu dans notre « petit monde », dans notre microcosme, il n'est pas possible de parler d'Éveil, de Libération ou de Résurrection (au sens gnostique).

Seul celui qui se vainc lui-même, par la connaissance de soi, et met fin à l'existence de l'être aural, du Soi supérieur, sous sa forme actuelle, en invoquant et en

évoquant les forces du sixième domaine cosmique, du Royaume de l'Humanité-Âme en lui (correspondant au sixième champ aural du microcosme), peut triompher du monde et affaiblir l'emprise de la nature « pécheresse » sur l'humanité ; et cela, de telle sorte que la dialectique ne puisse plus se rétablir et que prenne définitivement fin la Grande Guerre des Ténèbres contre la Lumière, de l'Ignorance contre la Connaissance. Comme le dit la Bible, « Celui qui parvient à se vaincre lui-même [grâce à l'apparition du Tout Autre et la dissolution du moi et du Soi], est plus grand que celui qui prend une ville³²⁶. »

« Confondre le serpent à sept têtes »

À la lumière de ces différentes indications ésotériques relatives au symbolisme du corps humain et à la physiologie de l'Homme de lumière (le microcosme), il nous devient maintenant possible de percer jusqu'au sens vrai, littéral, du fameux « combat contre le Dragon » décrit dans l'*Apocalypse* de Jean (12, 1 : 3 ; 12, 7 : 10), motif visionnaire qui inspira de nombreux auteurs gnostiques dont Mani et ses disciples :

Un grand signe apparut dans le *ciel* [aural du microcosme] : une femme [la nouvelle Âme-Esprit] revêtue de *soleil*, la *lune* sous les pieds [les deux pôles de la monade], et une couronne de *douze* étoiles sur la tête [12 foyers de la lipika ou firmament aural]. Elle était enceinte [de l'Homme nouveau] et elle cria dans le travail et les douleurs de l'enfantement. Un autre signe apparut dans le ciel : et voici, un grand dragon *rouge feu* [serpent de la kundalini] qui avait sept têtes [7 cavités cérébrales] et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. [...] Il y eut une guerre dans le ciel. Michel et ses anges [les Éons de lumière, la Fraternité de la Vie] combattirent le dragon. Le dragon combattit, lui et ses anges, mais il ne fut pas le plus fort, et il ne trouva plus de place pour eux dans le ciel. *Il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan* [Lucifer-Satan], celui qui séduit la terre habitée ; il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Alors j'entendis dans le ciel une voix forte qui disait : *Maintenant est arrivé le salut*, ainsi que la puissance et le règne de notre Dieu [bon], et l'autorité de son Christ.

En de nombreux endroits dans la littérature manichéenne, nous trouvons des références³²⁷ à cette ultime lutte que doit mener l'élève engagé dans la voie gnostique contre le « Gardien du seuil » microcosmique, le « serpent à sept têtes »³²⁸, « le dragon à tête de lion »³²⁹, afin de rompre définitivement les liens karmiques qui le rattachent à lui-même, à sa

famille, à ses ancêtres, à son peuple, à sa race et au-delà, au passé primordial de la nature de la mort.

De celui qui mène à bien ce combat contre l'Ennemi il est dit, dans un Psaume d'Héraclide (psautier manichéen copte), qu'il « confond le serpent »³³⁰. Dans le Chant de la Perle (issu des Actes de Thomas), récit initiatique qui joua un rôle important dans les communautés manichéennes, nous voyons le jeune héros s'emparer de la perle magique [Mani] après avoir ensorcelé « le serpent terrifiant et écumant ». Dans le Psautier copte, nous pouvons lire cette très belle évocation du « combat dans le ciel », décrivant avec précision la manière dont l'ancien serpent de feu, porteur du karma et des fautes liées aux vies antérieures, est neutralisé de manière « scientifique-gnostique » (Van Rijckenborgh) :

Vois, le lion s'est emparé de ma fille [l'âme], si belle et si pure. Il l'a capturée, et avec l'aide du grand dragon, il l'a emmenée dans son antre. Le lion s'est mis à rugir, et le dragon à siffler³³¹. Ils ont rassemblé tous leurs complices autour d'eux. Et de toutes leurs forces, ils se sont mis à hurler. Vois, partout ils hurlent, sans oser se montrer à ma fille, de peur de perdre leur pouvoir. Alors, j'ai lancé mon appel vers le Tout-Puissant, le plus grand parmi les grands, vers mon Père, le fils de [...] dont le vêtement (de lumière) enveloppe l'univers. Et je lui dis : Si j'ai fait du tort au lion, que le lion me dévore dans son antre. Si j'ai fait du tort au grand dragon, que le grand dragon m'engloutisse à l'instant. Mais (si) je ne leur ai causé aucun tort [...], donne-moi le pouvoir de m'échapper de leur tanière, afin que je mette ma fille hors de leur atteinte. [...] J'ai frappé leurs armées (...), (j'ai détruit) leurs pièges, j'ai ouvert leur antre (...), j'ai (soumis le lion) et le dragon. Le serpent, leur complice, je l'ai pris aux mailles de mon filet. J'ai leur ai enlevé ma fille, et je l'ai élevée au-dessus de tous. Afin d'anéantir tous leurs pièges, j'ai pris leur roue [zodiaque] comme cible, jusqu'à ce qu'elle s'effondre. Ma fille et moi... (avons rejeté) le lion et le dragon hors de l'univers. Puis vint le moment de [retourner] au pays des Justes. [...] Et voici, tous se réjouiront [...] et la fiancée montera dans la chambre nuptiale [pinéale³³²].

Les trois tentations

Le combat contre le Dragon revêt encore *trois aspects* importants, décisifs, que nous trouvons décrits, avons-nous dit plus haut, dans le récit évangélique de la tentation dans le désert ou dans la légende du Bouddha (ajoutons que nombre de récits symboliques ainsi que les différentes légendes se rapportant au fameux Gardien du seuil, ont aussi trait au serpent de la kundalini et à la « guerre dans le ciel »,

telle que nous venons de l'évoquer). « Tout d'abord, nous dit Van Rijckenborgh, le serpent tente un dernier essai pour stimuler le moi de la nature et lui redonner la direction du système [première tentation]. Si cet effort échoue, il s'adresse au nouveau moi pour l'inciter, par ses flatteries, à se mettre au service du moloch de la nature [seconde tentation]. Et si ces louanges sont vaines, suit franchement l'injonction de coopérer au processus naturel [troisième tentation]³³³. »

Cette triple tentation peut aussi s'exercer chez l'élève qui veut véritablement suivre le chemin de la transfiguration sous une triple forme (doute, négation, menace), en spéculant sur les faiblesses de son système tête-cœur et des trois pouvoirs de la conscience (pensée, désir, volonté) :

« Premièrement, ce fantôme [l'être aural] sèmera dans l'élève le doute, par rapport, par exemple, à la nature de la renaissance telle que la propage et la rend possible l'Enseignement Universel, doute qui est engendré de façon très naturelle. Deuxièmement, le doute ayant trouvé dans l'élève un terrain favorable, la négation aura prise sur lui, et troisièmement se développera la menace. L'élève en arrivera à menacer chaque serviteur de l'Enseignement Universel et chaque activité de l'Ecole Spirituelle de bonne foi ; oui, il doit même les menacer, par peur et révolte, par nécessité et instinct, parce qu'un tel homme veut, par la menace, étouffer la voix intérieure de l'atome-étincelle d'esprit. La lumière de la gnose, qui luit dans tous les cœurs, est pour ce genre d'hommes, très gênante. Ils s'insurgeront contre Elle, essayeront de L'éteindre, mais c'est chose impossible, vous le comprenez ; c'est pourquoi nous vous disions que cette triple activité ne peut avoir qu'une solution : le suicide, la mort spirituelle de l'élève égaré et de ses partisans, l'exacerbation et l'accélération de leur déclin dialectique³³⁴. » (Cette description, comme nous allons le voir, explique la tragédie vécue par saint Augustin, l'ancien auditeur manichéen converti au catholicisme, devenu l'un des idéologues les plus influents de la Grande Église.)

Voici comment il est possible de comprendre et d'expliquer cette lutte « microcosmique » qui, tout au long de l'histoire de l'humanité, a fait l'objet de nombreux récits légendaires et poétiques, dont le romantisme a parfois dévoyé et voilé le sens vrai, en éveillant et en entretenant chez les intéressés une anxiété non fondée et largement injustifiée :

« Notre système microcosmique tout entier est, en beaucoup d'aspects, gouverné par l'être aurique [ou aural]. Dans cet être aurique se trouve un réseau de points magnétiques, de noyaux magnétiques, qui envoient des rayons [langués de feu] dans toutes les directions du système et par là le gouvernement [d'un point du vue gnostique, la science des rayonnements concerne la connaissance et « l'interprétation » de ces « langués de feu »]. *Toutefois, quand l'homme suit le chemin du Renouveau, d'autres courants magnétiques sont attirés et, en rapport avec ceci, d'autres lumières sont allumées dans l'être aurique, d'autres points magnétiques sont éveillés. Lentement, mais sûrement, toutes les anciennes lignes de forces magnétiques sont refoulées* et le système n'y répond plus. Finalement, la force magnétique en question est amassée dans le point magnétique correspondant de l'être aurique, ce qui fait que ces points magnétiques sont très fortement chargés, mais n'ont plus de force agissante. *Ce sont eux qui, ensemble, constituent le « seuil », l'être nucléaire de l'ancienne nature, le « malin ».* En fin de compte, ce malin doit être chassé : les points nucléaires en question doivent être éteints définitivement, en sorte qu'il n'y ait plus trace de l'homme ancien. Vous vous rendrez compte que ce dernier combat, la victoire sur l'ancien champ de tension de la nature, a trois aspects : un aspect volonté, un aspect désir et un aspect penser. *Si ces trois aspects sont, selon la nouvelle nature de l'âme, suffisamment purs et forts, aucun élève [d'une École Spirituelle gnostique] n'aura à craindre cette dernière rencontre. Mais s'il reste encore des impuretés, si des tendances vers l'ancienne nature sont encore présentes, alors l'ancien système reprendra ses anciens droits, avec toutes les conséquences qui en résultent*³³⁷. [...] [Si par contre l'élève résiste à cette triple épreuve et réussit à maintenir son orientation, qu'il continue à rendre] droits les chemins du Seigneur, avec toutes les conséquences que ceci comporte, une nouvelle phase [du grand processus de changement peut se développer] à un moment donné. *L'étreinte, la cuirasse dont l'entoure son adversaire [Lucifer-Satan] se crible de trous. Des ouvertures s'y produisent et nous voyons, en examinant bien, comment divers points magnétiques qui, au début, envoyaient à la personnalité une lumière d'un rayonnement intense, commencent à s'éteindre. « Ces étoiles tombent du firmament », certaines lumières nouvelles s'allument : un nouveau firmament est en voie de formation. Une nouvelle voûte étoilée va briller, une nouvelle voûte céleste est tendue. Un nouveau ciel et... une nouvelle terre, comme l'exprime si fréquemment la Langue sacrée, apparaissent.* Car, lorsque de nouveaux rayonnements magnétiques [langués de feu] peuvent être spécialisés dans le sanctuaire de la tête, la personnalité [la terre] doit changer. *En effet, la personnalité est conforme au système magnétique [du ciel aural] ; si le système magnétique change, la personnalité doit elle aussi se modifier.* Et cette modification commence dans la conscience [c'est pourquoi « tel état de conscience, tel état de vie ; tel état de vie, tel état de conscience »]. C'est cela le transfigurisme. C'est ainsi qu'il débute. *Il s'agit donc du devenir d'un nouveau soi supérieur et d'un nouveau soi inférieur.* Et, finalement, l'observateur voit apparaître chez le candidat un nouveau ciel et une nouvelle terre et il peut être dit : « Vois, tout l'ancien a disparu. » Dès le tout premier moment où l'ancien système magnétique est rompu, et où se démontre graduellement le nouveau système magnétique, *le premier don des langués commence à se manifester aussi.* De nouvelles langués brillent. D'autres forces magnétiques affluent, qui ne proviennent plus du champ de la dialectique, *mais du nouveau champ de vie.* Et ces nouvelles forces cherchent des points de contact dans le sanctuaire de la tête [en particulier dans la région entourant la pinéale], lequel, à un moment donné, est occupé par un système de points magnétiques tout nouveau. En concordance avec ceci, *la matière grise du cerveau se transforme peu à peu [et retrouve sa blancheur originelle]. D'autres circonvolutions se forment* et, lentement mais sûrement, quelque chose de la nouvelle conscience, d'un tout nouveau moi, commence à se démontrer [Van Rijckenborgh désigne ce moment comme « l'aurore qui précède le jour », comme le « stade de l'aube »]. [...] Quand la nouvelle conscience est entièrement formée, que le nouveau moi, en tant que conscience, est né, que *le nouveau soi inférieur est capable de se produire comme tel*, alors, à un moment donné, comme en un éclair, au son de la dernière

trompette, le don de l'interprétation des langues, tel un feu, s'ouvre un passage ; autrement dit, le pouvoir d'employer des nouvelles forces, la force d'appliquer les langues de feu, s'ouvre une voie. Et le prophète, à ce moment, est devenu en même temps un apôtre de Jésus-Christ³³⁶. »

À lui peuvent s'appliquer désormais les sublimes paroles du Consolateur, de l'Esprit du Paraclet [Mani], qui inspirèrent notre recherche : « Je [Mani] suis un disciple fidèle, tel un bourgeon écloso du pays de Babel. Issu je suis du pays de Babel, et je me tiens, droit, à la Porte de la Vérité. Je suis un disciple venu du pays de Babel, et je m'en vais prêchant. Je suis venu du pays de Babel, pour jeter un cri à travers le monde. »

La tentation totalitaire

Malgré le côté parfois « fantastique » (pour un esprit positiviste) de ces descriptions et le fait que ces renseignements se rapportant au « mystère des deux personnes », des « deux dieux » dans le microcosme, ont toujours appartenu à l'enseignement secret des Fraternités gnostiques – *jusqu'à Van Rijckenborgh, ils n'étaient transmis et révélés oralement qu'à ceux qui cherchaient véritablement le chemin de la libération* – il nous a semblé nécessaire d'en parler dans le cadre de ce livre essentiellement consacré au manichéisme, à titre d'explication mais aussi d'avertissement.

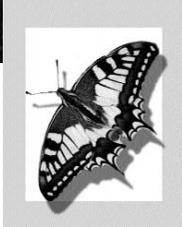
Car le tragique de ce drame intérieur – la triple tentation conduisant à la liaison occulte négative avec l'être aural et non à la libération – vécu le plus souvent dans l'ignorance de l'existence de ce Sur-Moi et qui amène certains à « trahir » l'Esprit et à « pécher » contre lui de manière inconsciente, *apparaît à tous les moments de l'histoire du monde* (nous pouvons donc le rencontrer aujourd'hui encore). Cette grande et classique trahison peut parfois aboutir, si les conditions historiques l'autorisent, à de véritables génocides, comme ce fut le cas avec le manichéisme ou le catharisme (le phénomène spirituel décrit ici pourrait être élargi à l'étude de l'esprit de grands criminels comme Hitler, Lénine, Staline, Trotski, Mao ou Pol Pot). *Sa forme première, initiale, est, comme nous allons le montrer, celle de « la tentation totalitaire », qui naît d'abord dans la conscience d'un ou plusieurs individus avant de s'étendre au monde « extérieur »* (elle est principalement fondée sur la nostalgie de l'unité et

le désir de fusion, et repose de manière ultime sur le fantasme de la maîtrise absolue)³³⁷.

Rares, il faut l'avouer, sont les auteurs modernes qui ont été capables de *déceler l'existence d'une connexion (certes invisible et immatérielle) entre la conscience et le monde*, et surtout, qui ont su tirer les conséquences pratiques de ce fait (parmi ces exceptions remarquables, nous pouvons citer C. G. Jung, J. Krishnamurti et Jan van Rijckenborgh pour qui « l'état de la conscience est l'état de vie », et inversement). Nous pourrions parler ici, comme le font aujourd'hui les physiciens et les météorologues, d'*Effet Papillon, de petites causes* pouvant malheureusement être à l'origine de *grands effets*³³⁸.



Le battement d'ailes du papillon



Quand un incendie se déclenche et dévaste peu à peu un territoire tout entier, il existe plusieurs causes permettant d'expliquer le phénomène³³⁹ : le climat qui favorise l'extension du feu, la sécheresse des supports, l'entretien volontaire ou non du ou des différents foyers, l'insuffisance des moyens mis en oeuvre pour maîtriser les flammes, etc. Il faut aussi tenir compte de la première étincelle à l'origine de la tragédie, celle qu'un individu a allumé en toute conscience ou, à l'opposé, sans intention de nuire, par accident, ou encore sans imaginer qu'un acte apparemment aussi insignifiant pourrait avoir une portée désastreuse (n'oublions pas non plus celui qui tend l'allumette à un autre sans se douter qu'il a affaire à un pyromane ou encore en feignant de l'ignorer). *Cependant toutes ses raisons, bonnes ou mauvaises, reviennent au même et ne changent rien aux faits (la seule chose qui compte réellement) : la destruction irréversible de biens (matériels, intellectuels ou spirituels) ou de personnes, quelles que soient leurs origines ou leurs croyances.*

Si l'on rattache cette image à l'histoire de saint Augustin, le plus célèbre « déserteur » de la cause manichéenne selon l'expression de Faustus, et à celle de l'Église catholique dans ses rapports avec l'hérésie dualiste, en particulier manichéenne (« l'Hérésie par excellence », selon

la formule de F. Decret, celle qui « de toutes les religions a été la plus persécutée », on comprendra mieux l'importance que nous accordons à cette description « spirituelle » des mécanismes de la conscience et surtout de la « supraconscience » (conscience cosmique). En examinant attentivement, à la lumière des indications transmises par Jan van Rijckenborgh, les différentes étapes de la vie et de l'itinéraire intérieur d'Augustin, nous découvrons que ce dernier a connu un tel drame de conscience en *trois temps*³⁴⁰ (doute, négation, menace) et vécu plus d'une fois l'attouchement de son propre être aural (qu'il nomme « son » Dieu, « Dieu unique, créateur du ciel et de la terre », « maître des vengeances et de la miséricorde »), qui doit donc être considéré comme la véritable source de ses expériences illuminatives, de son inspiration littéraire et de son activité inlassable, *mais aussi de sa violence* (notons qu'il s'agit de symptômes caractéristiques du processus kundalinien selon les yogas de la Force ascendante et descendante).

Ce dernier point, il faut le souligner, a été largement sous-estimé par ses innombrables biographes, disons plutôt hagiographes, qui se sont montrés fort discrets sur certains aspects du personnage, comme l'a clairement montré F. Decret (à différents endroits, l'évêque d'Hippone *cautionne explicitement l'usage de la torture* à l'encontre de ses anciens coreligionnaires, coupables d'une « criminelle turpitude »). De même, pour des raisons qui relèvent davantage de la théologie ou des structures inconscientes de la pensée (paradigmes) que de la science, les historiens ont généralement tendance à minimiser son rôle et sa responsabilité en tant qu'« homme théorique »³⁴¹ dans la dérive totalitaire (Terreur religieuse) dans laquelle l'Église catholique s'engagera durant près de quinze siècles, et qui aboutira, entre autres, au génocide cathare (saint Bernard lui est souvent comparé et les Inquisiteurs qui lui succéderont dans la lutte contre les hérésies s'inspireront largement des écrits d'Augustin).

On ne peut que s'étonner du fait que saint Augustin, dont « l'anti-dualisme primaire » fut la cause directe et indirecte de nombre d'exactions commises « au nom de Dieu » et de « la lutte du Bien contre le Mal » soit toujours enseigné dans les lycées et les universités, alors que ses rivaux malheureux (les gnostiques, les manichéens, les cathares...) sont toujours l'objet, malgré les nombreuses recherches et tentatives de réhabilitation qui leur ont été consacrées, de la désinformation, de l'opprobre, de la calomnie ou plus simplement de l'oubli, de la part de ceux qui se disent « penseurs » (philosophes, intellectuels,

universitaires, journalistes...), témoins « objectifs » et « neutres » (historiens), ou chercheurs de Vérités (spiritualistes, mystiques, ésotéristes). L'Histoire, qui valorise généralement les bourreaux – ceux que l'on nomme les « grands hommes » comme Alexandre le Grand, César, Robespierre, Napoléon, Lénine, Staline, Mao, Nixon... – au détriment des victimes, est toujours écrite par les vainqueurs, dit-on, mais il se pourrait ici que les véritables vainqueurs ne soient pas ceux que l'on croit (la grande leçon du christianisme, cette religion des « faibles » comme aimait à la caractériser Nietzsche et ses continuateurs, c'est que la crucifixion ne s'achève pas par la mort de l'innocent et du juste – le « martyr » au sens de témoin –, mais par sa résurrection et son immortalité).

« Pourquoi le Mal ? »

Si l'on tente de caractériser le processus intérieur qui amena Augustin (354-430), citoyen romain d'Afrique, né d'un père païen et d'une mère chrétienne, à adhérer au manichéisme alors qu'il n'avait que dix neuf-ans, on peut le résumer par cette interrogation (à notre avis, source de toute quête philosophique), d'où découlera ultérieurement toute sa théologie mystique : « Où est donc le mal ? D'où procède-t-il ? Par où s'est-il glissé jusqu'ici ? Quelle en est la racine ? Quelle en est la semence ? Serait-ce qu'il n'existe point ? Mais pourquoi craignons-nous ce qui n'est pas ? Pourquoi nous en gardons-nous ? Et si notre crainte est vaine, cette crainte elle-même est assurément un mal qui harcèle et tourmente pour rien notre cœur ; mal d'autant plus grand que, sans sujet de crainte, nous craignons tout de même. Par conséquent, ou le mal que nous craignons existe, ou c'est notre crainte qui est le mal. *D'où vient donc le mal, puisque Dieu, qui est bon, a fait bonne toutes choses ? [...] D'où vient le mal ?* »³⁴².

Jusqu'à sa rencontre avec la gnose manichéenne, Augustin n'avait pas trouvé de réponse satisfaisante (c'est-à-dire rationnelle) à cette question qui devait le hanter jusqu'à la fin de sa vie³⁴³, tant chez les philosophes antiques que dans la lecture de la Bible. L'approfondissement du christianisme, qu'il considérait au temps de sa

jeunesse comme une religion « de bonnes femmes », bonne pour les incultes, n'apportera pas davantage de repos à son âme inquiète. En raison de son caractère rationnel et scientifique (selon les normes et les critères de l'époque), la haute métaphysique manichéenne ne pouvait, à l'inverse, que tenter et séduire un esprit aussi profondément religieux et raisonnable que celui d'Augustin, car elle exposait, en termes satisfaisants pour l'intelligence et le sentiment humain, le tragique conflit entre le Bien et le Mal, cause éternelle de scandale pour tout homme soucieux de justice.

Église extérieure et Église intérieure

Devenu auditeur (premier grade extérieur de l'Église manichéenne), Augustin assiste à des réunions où l'on écoute la grande *Épître du Fondement* de Mani. Cette épître enseigne que le monde, la nature de la mort, est soumis à la dualité, partagé entre le bien et le mal, et qu'il n'est pas l'œuvre de Dieu en qui, seul, règne le Bien absolu. Ce monde de notre naissance n'est qu'une immense Croix où est attaché le « Jésus patibilis », le Jésus souffrant et endurent, c'est-à-dire la lumière divine prisonnière d'un monde de ténèbres, éloignée du Royaume Originel et aspirant ardemment à rejoindre sa patrie céleste.

Augustin qui, par expérience personnelle, connaissait cette lutte intérieure entre le désir du Bien et les pulsions obscures, fut séduit immédiatement par cette théorie qui faisait de chaque homme le champ clos où les deux Principes (Esprit et Matière, Bien et Mal, Conscience et Inconscience) se livraient une lutte sans merci et toujours renaissante.

Par ailleurs, les disciples de Mani enseignaient que pour accéder au Royaume originel, il fallait d'abord libérer les particules de lumière enfermées dans le corps humain, au moyen d'une « initiation » cachée et fermée au grand public, impliquant un ascétisme rigoureux. Au cours de ces réunions d'« édification » auxquelles participa Augustin, les auditeurs apprenaient le sens grandiose de leur vie et pouvaient en ressortir « illuminés » par une nouvelle compréhension, mais seuls ceux qui avaient une aspiration sincère et un véritable

désir de libérer le « Jésus patibilis » pouvaient ensuite être admis dans l'École initiatique manichéenne (Église intérieure). Durant neuf ans, Augustin restera « extérieur » au véritable enseignement manichéen (ce qui rend son témoignage fragile et peu sûr), ne pouvant se résoudre à faire vœu de pauvreté, d'humilité et de chasteté à l'image des « grands » (les élus), à « jeûner au monde », à renoncer au monde, selon une expression commune à *l'Évangile selon Thomas* et à d'autres écrits manichéens.

LES TROIS NÉVROSES / TENTATIONS

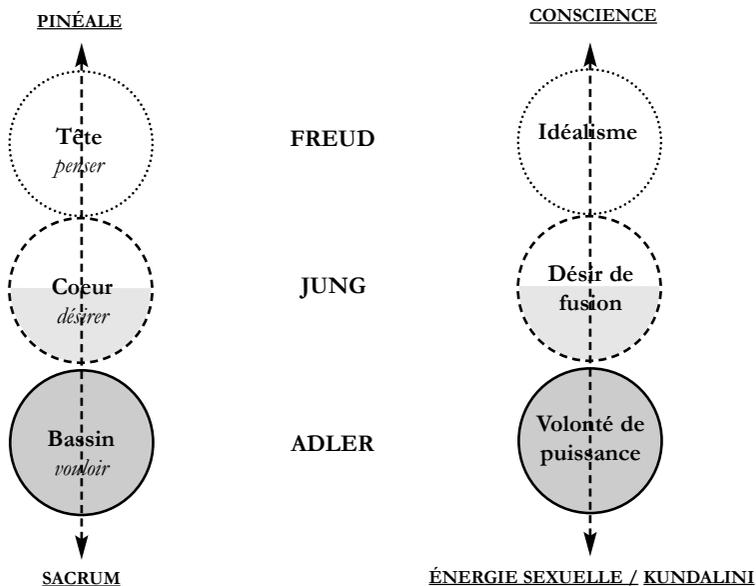


Diagramme 68

Les trois obstacles

Le premier obstacle auquel il se heurta dans sa progression à l'intérieur de l'Église manichéenne et qu'il ne faut pas sous-estimer, loin de là, fut sa forte sensualité, sa sexualité impérieuse (souvenons-nous qu'il n'avait alors qu'une vingtaine d'années) et son attachement à une femme qu'il nomme dans

son oeuvre l'« Innommée », laquelle lui donna un fils, Adéodat (celui-ci comptera plus tard parmi ses premiers disciples). Il vivait en concubinage avec elle depuis l'âge de dix-sept ans, et lui resta fidèle jusqu'à la rupture, imposée quatorze ans plus tard par sa mère, Monique. Le motif invoqué était ici d'ordre social et économique : cette liaison pouvait constituer un empêchement au développement de sa carrière administrative, sachant que dans la société de castes qui était celle du Bas-Empire, un homme de son rang ne pouvait se permettre de régulariser une telle situation³⁴⁴.

Ici apparaît nettement le second obstacle, qui amena Augustin à rejeter le manichéisme : sa volonté de puissance, son ambition dévorante (voire sa soif de revanche sociale), son souci d'affirmation de lui-même. Cette triple motivation, largement inconsciente chez lui (tout au moins au début de sa carrière religieuse), trouve son origine dans le fait qu'il appartenait à une famille modeste et que son père était mort alors qu'il était encore jeune (il ne put achever ses études supérieures que grâce à la générosité d'un ami de sa famille). Cela le contraignit à devoir s'assumer seul relativement tôt : pour faire vivre sa famille, il devint professeur. Il enseigna principalement la littérature et la rhétorique, c'est-à-dire l'art de parler en public de façon à séduire et convaincre l'auditoire (inutile de souligner qu'une fois devenu évêque, Augustin saura mettre en application les techniques de communication et de manipulation qu'il avait apprises et auxquelles il formait ses élèves appartenant à la jeunesse dorée de Carthage ou de Rome).

Nous trouvons ici dans sa formation intellectuelle et professionnelle de type rationaliste et matérialiste, le troisième obstacle (le plus décisif) auquel Augustin sera confronté dans sa relation au manichéisme ; il fera surgir en lui « le doute », puis « la négation » et enfin le contraindra à « désert » la communauté manichéenne de Carthage. Ce conditionnement de l'esprit, au moyen du savoir et de la mémoire, autorise, justifie et amplifie le sentiment (à dire vrai, légitime) que « l'enseignement [de la Gnose] est difficile et ardu » (selon la parole de Jafar al Sadiq), qu'il est irrationnel, voire incompréhensible pour tout être humain épris de logique et désireux de parvenir à la sagesse sur la base d'une « saine raison » (c'est ce que Paul nomme la « folie de la croix »). Même si le manichéisme peut à juste titre être considéré comme une « religion rationnelle » parce qu'il fait appel à l'expérience directe et à la connaissance (plutôt qu'à la croyance ou à la spéculation), il n'en demeure pas moins avant tout une « gnose », c'est à dire un savoir non rationnel relevant d'une « illumination » intérieure de la conscience (voir l'exemple de Jacob Boehme).

Désillusion, déception et amertume

L'acquisition, au moment même où il entrait en contact avec la communauté manichéenne de Carthage, d'une certaine culture philosophique ne pouvait qu'accroître ce sentiment de déception à l'égard d'une religion essentiellement spirituelle et expérientielle, qui laissait donc peu de place dans ses aspects les plus intérieurs à l'intelligence et à l'exercice de la raison critique (son intellectualisme excessif sera sa pierre d'achoppement jusqu'à la fin de son existence). Il est essentiel de rappeler que l'enseignement manichéen comprenait un exotérique et un ésotérique : sous sa forme mythique et symbolique, c'est-à-dire « exotérique », il était principalement destiné aux auditeurs (croyants) et aux incroyants (pêcheurs) ; dans l'Église intérieure, ce même enseignement faisait l'objet d'un « dévoilement », c'est-à-dire d'un commentaire ésotérique, d'une herméneutique spirituelle destinée aux seuls élus, aux « disciples-initiés », aux « fidèles aux cœurs éprouvés » (selon la formule chiite).

Durant neuf années, Augustin aura donc cherché en vain à percer les mystères les plus saints, sur la base de sa raison ordinaire, qui ne se révèle qu'à « l'homme régénéré » (J. Boehme) ; d'où son sentiment d'échec, sa déception et son « amertume » – pensons ici à Mara, l'adversaire du Bouddha, symbole de l'être aural, dont le nom signifie « amertume ». Cela le conduira à refuser puis à « occulter » (pour lui-même) la Vérité entrevue, et finalement à détruire intellectuellement, moralement et physiquement tous ceux qui sont censés la représenter (c'est la dernière étape, avant l'auto-suicide, du processus de « mensonge à soi-même » – *self-deception* – qu'à remarquablement su analyser E. Morin³⁴⁵). Orgueilleux, opiniâtre, sceptique et surtout « critique », Augustin cherchait avant tout à épancher sa soif de convictions, non à « changer ». Il souhaitait obtenir des certitudes rationnelles sur l'existence du Royaume divin et ne comprenait pas que seule la libération du Jésus souffrant, crucifié sur la Croix de lumière, permettait d'accéder à la vie divine.

Même la rencontre, tant désirée, avec Faustus, le grand docteur manichéen, ne lui apporta pas les assurances qu'il recherchait : de cet entretien, qui achèvera sa désillusion, il attendait tout, une somme de savoir, un ensemble de révélations éclairantes et un discours rigoureux

à l'image de sa formation rhétorique brillante ; il ne recevra de Faustus que des bribes informes de connaissance, des éléments sommaires et rudimentaires. « Les livres de ces philosophes [manichéens] sont pleins [...] de fables interminables sur le ciel, les astres, le soleil, la lune, écrira-t-il dans ses *Confessions*. Mon désir était que Faustus me les expliquât exactement, en y confrontant les démonstrations mathématiques, lues par moi ailleurs. J'aurais vu de la sorte si les thèmes des livres manichéens valaient mieux qu'elles, ou du moins constituaient une démonstration d'égale valeur³⁴⁶. » Au cours de leur échange, Augustin s'avoue peiné et fortement déçu de l'impossibilité de rendre raison par la science, la mathématique, ou l'astronomie, les enseignements de Mani sur les astres et les conséquences qu'il en tire : « Je ne trouvais chez [Mani] l'explication rationnelle ni des solstices, ni des équinoxes, ni des éclipses, de rien enfin de ce que m'avaient fait connaître les livres de la sagesse profane. *On me sommait de croire ; mais cette croyance ne s'accordait point avec les démonstrations mathématiques non plus qu'avec le témoignage de la vue ; elle en était même très éloignée*³⁴⁷. [...] Je proposai cependant mes difficultés à sa réflexion et à sa critique ; *mais avec une réelle modestie, il [Faustus] se garda bien de prendre sur lui un tel fardeau. Il était conscient de son incompétence et ne rougit pas d'en convenir. Il n'était pas de ces bavards, comme j'en avais tant subi, qui prétendaient m'instruire de ces questions et qui ne m'apprenaient rien du tout*³⁴⁸. [...] *Par cet aven, il me plut encore davantage. Car la modestie d'un esprit sincère est plus belle que le savoir qui me faisait envie et, dans toutes les questions difficiles et subtiles, je le trouvais le même. [...] Je continuai à fréquenter Faustus, mais à cause de son amour ardent pour les lettres qu'en ma qualité de rhéteur j'enseignais alors aux jeunes gens de Carthage. [...] Non que je cessasse toutes relations avec les Manichéens. Ne découvrant pas de meilleures positions que celles où je m'étais jeté en aveugle, je décidai de m'y tenir provisoirement, à moins que je ne visse avec évidence un meilleur choix à faire. [...] Ainsi était tombé mon zèle pour la doctrine manichéenne.*³⁴⁹ »

Ces derniers propos, relativement modérés, rendant indirectement hommage à la noblesse d'âme de Faustus, montrent clairement qu'Augustin s'est détaché *progressivement* de la communauté manichéenne d'Afrique du nord, et non de manière brutale ou abrupte, comme il souhaiterait parfois nous le faire croire dans ses *Confessions* (son autobiographie est quelquefois amnésique et souvent sélective ; raison pour laquelle nous nous permettons d'apporter au fur et à mesure quelques éléments complémentaires semblant avoir

échappé à ce « héros chrétien » et à ses exégètes). Par contre, ils contrastent fortement avec cet autre témoignage relatif à son expérience manichéenne, où « l'ancien adepte » (au sens moderne), déçu, laisse libre cours à son amertume, reniant son engagement passé (lorsque Augustin parle de « zèle pour la doctrine manichéenne » il ne s'agit pas d'une figure de style ou de rhétorique, car il a bien « cru » au manichéisme, allant même, en bon prosélyte, jusqu'à prêcher la foi manichéenne à ses anciens condisciples) :

« Près de neuf ans se sont écoulés. Moi, je les ai passés dans cette boue de bas-fonds, dans les ténèbres de l'erreur qui, malgré de fréquents efforts pour me lever, me laissaient plus lourdement brisé ; je m'y suis roulé³³⁰. »

Du doute à la négation, du rationalisme au mysticisme

Quelque temps après cette dernière entrevue avec Faustus, Augustin décide de partir à Rome pour trouver, dit-il, de meilleures conditions d'étude et de rémunération qu'à Carthage, et trouve refuge chez un auditeur manichéen. Il tombe alors gravement malade : réchappé de cette épreuve, il attribue sa guérison aux prières de sa mère, Monique, fervente catholique, qui, jusqu'à cet instant, avait tenté par tous les moyens de ramener son fils dans « la voie droite ». *C'est dans ce climat lourd de mysticisme qu'Augustin (qui réclamait une « science certaine » aux manichéens) tenta de convaincre son hôte de l'inanité des idées de Mani : « Je ne manquai pas de reprendre mon hôte de la foi excessive que je lui voyais pour les fables dont les livres des manichéens sont remplis. Ce qui ne m'empêchait point de rester plus étroitement lié avec ces hommes qu'avec ceux qui étaient étrangers à leur hérésie³³¹. »* Augustin reconnaît ici, une fois encore, son fort attachement à ses anciens coreligionnaires ainsi que sa « dette » à leur rencontre, car ces derniers continuèrent à le soutenir dans ce moment difficile de sa vie, aussi bien sur le plan matériel que spirituel, et « endurent » – c'est-à-dire supportèrent – avec patience ses critiques incessantes, parfois violentes, le plus souvent injustes.

Mais selon Augustin, Dieu (quel Dieu ?), présent en son cœur, orientait sa recherche tout au long de cette période de « doute » et de

« négation », qui le conduisait, lentement mais sûrement, vers sa conversion : « Toi, tu étais plus intime que l'intime de moi-même, écrira-t-il à ce sujet, et plus élevé que les cimes de moi-même », phrase qui a beaucoup ému la pensée humaine religieuse et qui sera un des fondements de sa théologie mystique : « Dieu est à la fois immanent et transcendant au cœur de l'homme »³⁵².

Derrière l'homme sensuel, toujours en quête de nouveaux plaisirs et avides de nouvelles sensations ou expériences, *derrière l'intellectuel*, orgueilleux, entêté, faussement sûr de lui et apparemment maître de sa pensée et de lui-même, *apparaît maintenant* dans sa nudité et son insignifiance (toute relative), *l'homme religieux, le mystique, le sensitif*, qui entre en contact de manière suprasensible avec son Dieu intérieur (son Créateur démiurgique, son être aural), et commence à dialoguer intérieurement avec lui sur la base d'une liaison occulte négative (ce dont témoignent largement les *Confessions*).

Cette prémisse mystique, annonçant la rupture finale d'Augustin avec le manichéisme et les expériences « illuminatives » de Milan et d'Ostie, vient se superposer à sa recherche philosophique de la Vérité et sera en réalité sa pierre d'achoppement, la cause de sa perte définitive, gnostiquement parlant.

Nous insistons à nouveau sur le fait que les conséquences historiques et sociales de cette mutation intérieure, de ce passage de la gnose au mysticisme religieux dont l'itinéraire intérieur d'Augustin est le paradigme (l'exemple, le modèle), seront immenses et dramatiques, non seulement pour l'humanité occidentale mais aussi pour tous les peuples qui, à partir du IV^{ème} siècle auront à subir la volonté hégémonique, la soif de puissance et la violence sans frein d'une Église catholique sûre de son droit et de sa légitimité nouvelle acquise après quatre siècles de persécutions et de martyres. Augustin en théoriserait désormais les fondements intellectuels et moraux qui justifieront ses pratiques présentes et à venir. Certaines n'auront plus de « chrétiennes » que le nom : c'est le cas, par exemple, du principe de « la guerre juste » dont Augustin est l'inventeur et qui permet d'un point de vue théologique et moral de justifier la violence et le crime de sang littéralement injustifiables dans le contexte d'un christianisme originellement absolument non violent, au même titre que le brahmanisme ou le bouddhisme primitifs.



« L'Augustin de ton être »

À Milan, Augustin redécouvre la foi catholique en écoutant les sermons de l'évêque Ambroise : *celui-ci proposait à ses « auditeurs » une relecture néo-platonicienne des Écritures ainsi qu'une exégèse non littérale de l'Ancien Testament, rejeté par les manichéens* parce que, selon eux, il représentait l'ancienne dispensation, celle de la Loi, maintenant abolie et rendue caduque par la révélation christique, basée sur l'amour, le pardon et la grâce. La lecture des *Énéades* de Plotin, auteur anti-agnostique et anti-dualiste par excellence, confirme cette double révélation et achève la mutation intellectuelle qui le conduit logiquement à la conversion et au rejet définitif du manichéisme³³, après une longue période de doute et d'hésitations.

Pour la première fois, Augustin entre en contact avec une philosophie qui peut expliquer rationnellement et fonder, en quelque sorte, une foi religieuse, une théologie mystique, et surtout qui peut se poser en véritable rivale intellectuelle de la pensée manichéenne (on n'insistera jamais assez sur le fait qu'il n'y a pas plus opposé l'un à l'autre que le monisme plotinien et le dualisme manichéen, comme le démontre, par exemple, la fameuse controverse entre Alexandre de Lycopolis et les manichéens égyptiens). Augustin fut littéralement « émerveillé » par cette doctrine de l'Unité de toutes choses qui, bien que « tordant » le véritable enseignement de Platon en l'amputant de son ambiguïté et de son caractère paradoxal (au même titre qu'un certain hermétisme), justifiait le sentiment « mystique » de Dieu, du monde et de l'homme se faisant jour en lui, quoique ne voyant pas toujours ce que ce néo-platonisme, selon l'interprétation ambrosienne, avait d'incompatible avec la foi chrétienne catholique orthodoxe (ce que lui reprocheront ultérieurement nombre d'exégètes traditionnels).

Toutes les conditions matérielles, émotionnelles et intellectuelles étaient désormais réunies pour le « grand miracle » de la conversion (ou du reniement, selon le point de vue que l'on adopte), du retour de l'enfant-prodiges dans le giron de l'Église ; Augustin est prêt à ce « saut vers Dieu » (M. Meslin) que constituera son adhésion au catholicisme romain, à cette liaison occulte négative avec son propre

être aural, inaugurant la troisième phase, *le troisième temps*, de son drame personnel : « la menace » .

Rappelons, selon les indications fournies par Jan van Rijckenborgh, que celui qui, comme Judas, l'archétype du « candidat raté de l'École Transfiguristique », se soumet consciemment ou non, volontairement ou non, à l'influence de la triple « force à tête de lion »³⁵⁵, commence par *douter* de l'Absolu, de la réalité du chemin transfiguristique que montrent les Messagers ou les Envoyés de la Lumière ; puis *il nie son existence* et finalement, *tente de détruire* systématiquement l'organisation qui en est la manifestation extérieure. C'est cette *triple signature de la trahison classique* : doute, négation et menace, que nous observons distinctement à l'œuvre dans le parcours d'Augustin, itinéraire logique mais passablement tortueux qui le mènera, à compter de cet instant, des degrés extérieurs de l'Église de Lumière de Mani aux plus hauts sommets de la hiérarchie catholique. Voici comment, de manière lapidaire Jan van Rijckenborgh résume le passage d'Augustin chez les manichéens :

Augustin, après une jeunesse immorale, se joignit aux Manichéens et demanda à être initié à leurs Mystères. Mais les Mystères et les valeurs du lointain Royaume ne se révèlent qu'à l'homme renouvelé et fondamentalement changé, ce qui n'était pas le cas pour Augustin. Aussi, comme il trouva partout porte close, fut-il, en tant qu'homme dialectique, conduit à l'opposé de son *essai de cambriolage initiatique*. Sur une parole hautaine et méprisante : « Je n'ai rien vu qui décelât la présence réelle d'un autre ordre de nature » il quitta l'Ordre, ce qui n'était qu'*une réaction humaine à sa faillite spirituelle*. Il voua ensuite sa vie à la fondation d'un royaume Christique dans cet ordre de nature. Père de l'Église catholique romaine, il envisagea une théocratie terrestre temporelle, un état clérical qui devait tenir lieu de ce qu'il n'avait pu atteindre. *La psychanalyse n'était pas connue en ce temps là sinon on aurait su que son activité ultérieure expliquait sa désillusion précédente*. L'activité d'Augustin est continuée, dans sa forme moderne, par l'ordre des Jésuites et nous pouvons ainsi constater comment l'antique drame qui fut celui de Judas, vit jusqu'à nos jours, sa reprise éternelle. Judas, lui aussi, désirait une théocratie terrestre, sous l'égide de Jésus son Maître bien aimé. Quand Jésus déclara que son Royaume *n'était pas de ce monde*, Judas tenta de Le contraindre. [...] *Toutes les fraternités dialectiques furent fondées par des candidats ratés de l'École Transfiguristique et leurs rangs se complètent à notre époque par ceux qui, pour la même raison, passent par la même expérience*³⁵⁶.

Expériences transpersonnelles

Revenons à notre récit et poursuivons notre analyse de la vie intérieure d'Augustin. C'est donc dans cette ville de Milan, où celui-ci

se rend pour des raisons professionnelles, appuyé en cela par ces « mêmes amis qu'enivraient les folies manichéennes » et où il fait la rencontre décisive de l'évêque Ambroise, que son destin va se jouer (ainsi que celui d'une partie de l'humanité). Dans le jardin de sa maison, il connaît une expérience surnaturelle : au paroxysme d'une crise de nature mystique, se reprochant de ne pas se rendre à l'alliance que Dieu voulait décider avec lui, se frappant le front, s'arrachant les cheveux et pleurant « dans la très amère contrition de [son] cœur », il entend tout à coup une voix enfantine venue de la maison voisine qui, sur un air de chanson, lui dit : « tolle, lege », « prends et lis ». Il ouvre la Bible et tombe sur une admonestation de Paul : « Revêtez-vous de votre Seigneur Jésus-Christ et ne vous faites pas pourvoyeur de la chair des convoitises » (Rom. 13 : 13). Augustin écrit à propos de ce moment « magique » : « Je ne voulus pas en lire davantage, je n'en n'avais plus besoin. Ce verset à peine achevé, il se répandit dans mon cœur une lumière apaisante. Et toutes les ténèbres de mon doute se dissipèrent³⁷. »

À la suite de cette première expérience « illuminative », Augustin se convertit définitivement au catholicisme et reçoit le baptême en 387. Désireux de quitter l'Italie pour rallier l'Afrique, il se rend à Ostie pour embarquer avec son fils Adéodat, sa mère Monique, et un ami, Alypius. Là, attendant le départ avec sa mère, Augustin connaît une seconde expérience illuminative, décisive, de type extatique et fusionnel, qui est restée célèbre sous le nom de « Vision d'Ostie » (il s'agit ici, selon notre typologie des états de conscience modifiés, d'une expérience de conscience indifférenciée ou « état de conscience cosmique », clairement caractérisée par l'abolition *temporaire* de la dualité sujet-objet, et l'affranchissement momentanée de la temporalité) :

C'était à Ostie, à l'embouchure du Tibre ; à l'écart de la foule, après les fatigues d'un long voyage, nous nous reposons en vue de la traversée. Nous conversions donc, seuls avec une extrême douceur, « oubliant le passé et penchés sur l'avenir » ; nous cherchions ensemble en présence de la Vérité, que vous êtes, quelle serait cette vie éternelle des saints « que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où le cœur de l'homme ne peut atteindre ». Nous ouvrons avidement la bouche de notre âme aux flots célestes de votre Source, la source de la vie qui est en vous, pour en recueillir les quelques gouttes que nous pourrions, et concevoir dans une certaine mesure une si grande chose. Notre entretien avait abouti à cette conclusion que les délices de nos sens charnels, si vives soient-elles, et la lumière corporelle qui les accompagne, quel que soit son éclat, ne semblent dignes d'être comparées à la félicité de cette vie, ni même d'être mentionnées auprès d'elle. Et alors, portant nos esprits plus haut, d'un mouvement plus ardent, vers

« l'Être lui-même », nous parcourîmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles jusqu'au ciel même, d'où le soleil, la lune, les étoiles rayonnent sur la terre leur lumière. Et nous nous élevions encore... et nous parvînmes à nos âmes, puis nous les dépassâmes pour atteindre la région d'inépuisable abondance où vous repaissez éternellement Israël de la pâture de vérité, là où la vie est la Sagesse, par qui deviennent toutes choses, et passées et futures, mais qui elle-même ne devient pas, car elle est comme elle a toujours été et comme elle sera toujours. Bien plus elle n'a ni passé, ni futur : elle est seulement, puisqu'elle est éternelle : mais avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Et pendant que nous parlions de cette Sagesse et que nous la convoitions, nous l'effleurâmes dans un élan de tout notre cœur. Puis après un soupir, et laissant là fixées « ces prémices de l'Esprit » nous retombâmes à ce vain bruit de nos bouches, là où commence et finit la parole³⁵⁸.

Imitation



Suite à cette nouvelle expérience transpersonnelle, qui doit être considérée comme l'origine de son « anti-dualisme » viscéral ou primaire (rejet de l'existence des deux Natures), et comme la source véritable de son inlassable activité³⁵⁹ (celle-ci consistera essentiellement à doter l'Église catholique des outils intellectuels et idéologiques qui lui faisaient alors défaut dans sa lutte contre les autres mouvements chrétiens dissidents ou païens), Augustin revient en Afrique et partage ses biens. Il réunit alors autour de lui quelques fidèles et commence par mener une vie monastique, ascétique (renoncement à la sexualité), consacrée à l'étude et à la prière. Cette démarche de retour à une vie véritablement chrétienne, conforme aux Écritures, est semblable à celle qu'entreprirent en leur temps des mystiques comme saint Bernard, saint Dominique ou saint François, déjà évoqués plus haut. On soulignera simplement que dans le cas d'Augustin, elle consiste en une tentative d'« imitation », plus ou moins forcée, ou plus ou moins grossière, de la discipline et de l'ascèse manichéenne à laquelle il n'avait pas pu souscrire à l'époque de sa jeunesse.

Se sentant le devoir de combattre les manichéens d'autant plus fortement qu'il a appartenu à leur Ordre pendant neuf ans, Augustin commence d'abord par les concurrencer sur leur propre terrain (pauvreté, chasteté, simplicité, humilité, désintéressement...). Puis, en raison de son échec, il tente de les discréditer de manière systématique

avec les armes de la dérision, de la calomnie, du mensonge, et de la haine. Il écrit alors un commentaire (anti-dualiste) sur la Genèse et un autre ouvrage critique sur les mœurs prétendument « impures » des manichéens.

La « guerre juste »

Le 28 août 392 (soit cinq ans après son baptême), Augustin est ordonné prêtre, puis évêque. À compter de cette date, celui qui allait devenir progressivement le chef spirituel incontesté de la chrétienté africaine (et qui, plus tard, sera considéré comme l'un des piliers les plus sûrs du catholicisme romain) n'aura de cesse de poursuivre ses anciens coreligionnaires par tous les moyens mis à sa disposition (débats contradictoires, procès, délations, interrogatoires « poussés » ...), aidé en cela par le pouvoir impérial : dans la période comprise entre le 2 mars 372 et le 19 juin 445, pas moins de vingt édits seront promulgués, livrant ainsi les manichéens aux coups de la persécution, *y compris à la peine de mort : ils furent même les seuls hérétiques de l'antiquité à être condamnés à cette peine par les empereurs chrétiens*³⁶⁰ (il s'agit de la loi du 31 mars 382, signée de l'empereur Théodose ; rappelons que pour échapper à la féroce répression qui s'abattit sur leur communauté, les manichéens africains furent contraints à l'exil et trouvèrent finalement refuge en Espagne, en Gaule, en Italie ou dans les Balkans).

S'il est évident que la répression anti-manichéenne à l'intérieur de l'Empire romain est antérieure au magistère d'Augustin, il n'en reste pas moins que les arguments doctrinaux développés par le polémiste catholique ne firent que renforcer (en la justifiant) la coercition totalitaire dont firent l'objet les frères et sœurs manichéens.

Le principe qui guidait saint Augustin dans sa lutte contre l'hérésie manichéenne, et plus tard donatiste et pélagienne, était le suivant : « Il vaut mieux sauver de force un homme menacé par la ruine de sa maison, que de l'y laisser périr ». Ou encore : « Que doit-on estimer de plus juste de la perte de quelques individus peu nombreux ou le salut de la multitude innombrable de peuples délivrés³⁶¹ ? » Principe à double tranchant dont saint Augustin lui-même ne semblait

peut-être pas mesurer la nocivité et les conséquences désastreuses, mais que la sinistre Inquisition, fondée en 1232 pour exterminer les cathares et tous les hérétiques médiévaux, exploitera largement afin de justifier ses exactions, en s'appuyant sur cette fameuse sentence attribuée au Christ : « Contrains-les d'entrer » (Lu. 14 : 23). Il s'agit ici, bien évidemment, d'une utilisation fallacieuse des Écritures, en contradiction totale avec l'enseignement et le comportement du Christ ; de ce point de vue, un auteur, comme P. Brown éminent spécialiste de l'Augustinisme reconnu internationalement, n'hésitera pas à affirmer que l'évêque d'Hippone « serait le premier théoricien de l'Inquisition »³⁶².

Bien que saint Augustin, en tant qu'intellectuel chrétien, fut *à priori* hostile à l'usage de la violence comme méthode rééducative, corrective et répressive des déviations de toutes sortes (c'est pour le moins ce que veulent nous faire croire ses thuriféraires sous prétexte qu'il était « théoriquement » opposé à la peine de mort)³⁶³ il demeure, comme le confirment amplement les sources historiques, qu'il considérait comme parfaitement justifié et légitime le recours aux pouvoirs civils et à la force pour ramener dans le droit chemin « les rebelles à l'autorité voulue par le Christ » car, écrira-t-il : « Le rôle des rois et des empereurs est de servir Dieu. Comme hommes ils lui doivent fidélité ; comme rois ou empereurs ils doivent promulguer des lois justes et sanctionner avec sévérité ceux qui y contreviennent ; [...] pour le méchant, la souffrance est le salaire de son injustice ; il n'a pas à l'imputer à la cruauté du pouvoir »³⁶⁴.

Le cas de la persécution antidonatiste, dans laquelle saint Augustin s'impliqua largement en tant que responsable religieux, nous offre un bon exemple de la « politique du moindre mal » préconisée par le « bon » docteur catholique pour réduire au silence ou à l'inaction tous ceux qui tentèrent de s'opposer à l'autorité grandissante de l'Église et à celle, déclinante, de l'État romain, alors proche de sa fin et soumis à un processus de dégénérescence accéléré :

Nous ne voulons pas que les souffrances des serviteurs de Dieu [adeptes catholiques auxquels les donatistes infligèrent des sévices] soient vengées d'après la loi du talion par des supplices semblables... Mais nous *souhaitons que ces hommes, sans perdre la vie et sans être mutilés en aucune partie de leur corps, soient par la surveillance des lois ramenés, d'un égarement furieux, au calme du bon sens...* Ne renoncez pas à ce zèle paternel que vous avez déployé pour obtenir l'aveu de si grands crimes ; vous n'avez employé ni les chevalets, ni les ongles de fer, ni les flammes, *mais seulement les verges auxquelles ont recours les enseignants et les parents eux-mêmes...* ³⁶⁵

« Les mains sales »

La prétendue « hostilité à la violence » de saint Augustin postulée par ses hagiographes et autres exégètes complaisants ne résiste pas à l'épreuve des faits, comme le montre l'exemple suivant, plutôt édifiant à ce sujet, rapporté par F. Decret, spécialiste du manichéisme africain : l'évêque d'Hippone y cautionne explicitement l'usage de *la torture* à l'encontre de ses anciens coreligionnaires : « À Carthage, des Manichéennes, prises dans des rafles et interrogées par les services de police, étaient passées à des « aveux » qu'Augustin enregistra avec intérêt et dont il ne mettait pas en doute la valeur. Il va même jusqu'à souligner que le tribun romain alors en fonction procéda « non sans peine » avec ces opiniâtres, coupables d'une « criminelle turpitude » - *vix compulsi confiteri* - ; se référant à des Actes épiscopaux qui mentionnaient d'autres arrestations de fidèles de la secte, il précise que pour arracher leur « confession », il avait été nécessaire de recourir à un « interrogatoire soigneux » - *sub diligenti interrogatione confessi sunt*. L'évêque d'Hippone se laisse ainsi aller à des considérations de technicien de la « question », qui peuvent apprécier les moyens *ad hoc* mis en œuvre³⁶⁶. »

Pour ce qui concerne la persécution manichéenne, il ne fallait donc évidemment pas espérer une charité plus « humaine » (ou plus chrétienne) de la part d'Augustin que dans le cas des donatistes, où, rappelons-le, le « saint » n'hésita pas à user de son influence personnelle et de son charisme d'« homme de Dieu » pour *déculpabiliser* Boniface, dernier comte d'Afrique qui, par scrupule de conscience, hésitait encore à faire « sabrer » les hérétiques (c'est l'objet de la fameuse *Lettre à Boniface*, qui pose les fondements « moraux » de la politique augustinienne, en vue de l'édification ultérieure d'une théocratie absolue, une théocratie prétendument « christique »).

La violence attirant la violence, la fin de sa vie sera marquée par une immense douleur : celle de voir échouer toutes ses tentatives de médiation et conciliation visant à restaurer l'unité de la chrétienté, et d'assister, impuissant, à la fin de l'Empire romain auquel il vouait un si grand attachement. Tous ses espoirs de paix et de concorde, de victoire du Bien sur le Mal, de la Civilisation sur la Barbarie, sont en effet détruits et anéantis par l'invasion des farouches et terribles vandales de Genséric qui viennent alors de passer d'Espagne en Afrique. Ils rasant tout sur leur passage,

pillent, violent, torturent, mutilent et tuent. À la connaissance de ce terrible et cruel spectacle il ne peut que s'écrier : « Quelle horreur, quelles ténèbres ! » Semant la désolation sur son passage, Genséric se dirige bientôt sur Hippone pour l'assiéger. Augustin est malade ; la mort vient le surprendre à temps pour lui épargner le surcroît de douleur de voir sa ville livrée aux forces du Mal et aux flammes, désespérément abandonnée par le Dieu Tout Puissant, Omniscient et Omniprésent, en lequel il avait placé toute son espérance. Seule sa bibliothèque demeurera miraculeusement conservée, et échappera au désastre.

